

*Que
sais-je?*

L'INDIVIDUALISME MÉTHODOLOGIQUE

ALAIN LAURENT



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

QUE SAIS-JE ?

L'individualisme méthodologique

ALAIN LAURENT

Professeur de philosophie
Chargé d'enseignement à l'Ecole
des Hautes Etudes politiques et sociales

301
LAC



Introduction

L'ÉPISTÉMOLOGIE DES SCIENCES SOCIALES : L'AUTRE PARADIGME

Le social et d'une manière générale les phénomènes sociaux doivent-ils être décrits ou interprétés en termes d'« êtres collectifs » antérieurs aux individus — ou bien faut-il le faire en les rapportant à des comportements individuels et des relations interindividuelles qui constitueraient sinon la réalité humaine exclusive, du moins les données empiriques premières permettant d'en construire des modèles compréhensibles ? Dans le même ordre d'idées, convient-il de considérer des institutions telles que l'Etat, le marché, les Eglises ou les grandes entreprises, mais aussi les classes sociales, les nations ou les sociétés elles-mêmes comme des tous *sui generis* ayant qualité d'acteurs collectifs s'imposant de manière univoque à leurs parties — ou bien comme de complexes effets d'agrégation produits par celles-ci ? D'autre part et dans une perspective cette fois-ci dynamique, le changement social doit-il être expliqué en termes de processus supra-individuels mettant d'abord en jeu des relations de causalité entre des structures sociales dont les individus seraient à leur insu les simples instruments — ou bien faut-il y voir avant tout la résultante d'actions individuelles s'agrégeant en émergences souvent involontaires et inattendues ? Plus concrètement : baisse des taux de nuptialité ou de natalité, hausses des taux d'abs-

tentions aux consultations électorales ou du nombre d'actes de délinquance, évolution des stratégies et des systèmes éducatifs, modification des comportements de consommation, crise des dispositifs de protection sociale ou développement des situations d'exclusion dépendent-ils principalement d'ajustements macrosociaux « agissant » des agents soumis à leurs déterminismes et manipulés par des forces qui les dépassent — ou peuvent-ils être rendus intelligibles par l'analyse des modalités selon lesquelles interagissent les conduites individuelles dont ils se composent et qui seraient plus autonomes et rationnelles qu'on ne le croit souvent ?

Depuis qu'elles se sont progressivement constituées au cours des XVIII^e et surtout XIX^e siècles, les sciences sociales (sociologie et économie, mais aussi la démographie, la politologie et l'histoire) sont confrontées à ces alternatives épistémologiques et méthodologiques intimement liées et pour le moment énoncées de façon très simplifiée. La première de ces deux approches, qui appréhende les phénomènes sociaux par « en haut » en expliquant comportements et évolutions par l'effet de déterminations macrosociologiques renvoie au paradigme du *holisme* (du grec *holos* : le tout) *methodologique* — à ne pas confondre avec le holisme sociologique étudié par exemple par Louis Dumont, pour qui les communautés traditionnelles sont, à la différence des sociétés « individualistes » modernes, effectivement organisées et vécues comme des totalités organiques et hiérarchisées sans que cela n'ait d'implication méthodologique. Dans cette optique, le social consiste en tous autonomes dotés de propriétés spécifiques par rapport à leurs parties dont ils déterminent les comportements et dépassent la simple somme sans en dépendre. La seconde interprétation, qui rend compte des phénomènes sociaux par « en bas » et à partir de processus microsociologiques de composition d'interactions individuelles relève du paradigme de l'*individualisme methodologique*, dénomination pour la pre-

mière fois explicitement utilisée au début des années 1940 par Friedrich Hayek puis par Karl Popper dans des articles d'*Economica*.

C'est donc à l'exploration de cette méthode « individualiste » (qualification qu'il ne faut certes pas identifier à l'acception que prend la notion d'individualisme dans les domaines politiques, économiques, éthiques ou sociologiques et qui valorise l'indépendance individuelle) en sciences sociales que l'on va procéder ici. Cela mènera aussi bien à remonter à ses postulats d'ordre ontologique et anthropologique (la nature de l'homme et de la société) qu'à exposer les raisons d'être des controverses fort nourries que suscitent son audience croissante mais aussi le caractère parfois jugé très problématique de son argumentaire. Cette entreprise s'impose intellectuellement d'autant plus qu'il n'existe pour ainsi dire pratiquement pas de littérature synthétique à son sujet et pour cause : la tradition individualiste en la matière représente réellement l'« autre » paradigme — celui qui, en France surtout et par rapport à son concurrent holiste dominant, n'avait qu'une place seconde et que l'on a volontiers occulté en le reléguant dans l'ombre de l'inconsistance théorique ou de l'indignité idéologique. Une situation qui l'a laissé largement méconnu ou connu de manière seulement fragmentaire jusqu'au début des années 1980 avec la publication du *Dictionnaire critique de sociologie* de R. Boudon et Fr. Bourricaud.

Alors qu'il occupe en effet depuis toujours une place de choix dans la réflexion épistémologique anglosaxonne (Mandeville, Adam Smith...) et germanique (Menger, Mises, Weber...), l'individualisme méthodologique a quasiment été le grand absent des sciences sociales en France pendant les trois premiers quarts du XX^e siècle en raison de l'hégémonie qu'y avait prise la tradition sociologique durkheimienne d'inspiration holiste ensuite renforcée par la prégnance des postulats déterministes du marxisme. Cependant, en bénéficiant

depuis 1975 environ du déclin idéologique de celui-ci et de la dynamique concomitante de ce qu'on a pu appeler le retour de l'individu ou de l'acteur, la méthode individualiste y a enfin acquis droit intellectuel de cité que ce soit en sociologie (avec les multiples publications remarquées de R. Boudon et Fr. Bourricaud), en économie (avec la percée des « nouveaux économistes » d'inspiration néo-libérale), en politologie (avec la somme de *Sur l'individualisme*, sous la direction de Pierre Birnbaum et Jean Leca) ou dans le domaine de la pure réflexion épistémologique (avec les travaux de J.-P. Dupuy). Ce tournant s'est d'ailleurs manifesté avec éclat sur le plan de l'édition avec la (re)parution de traductions des grands ouvrages classiques de Mises, Weber, Simmel, Hayek et Popper ainsi que de commentaires éclairants sur leur méthodologie.

La disparition de cette exception épistémologique négative a suscité des résistances et des rejets souvent liés à des malentendus ou déformations assimilant assez arbitrairement l'individualisme méthodologique à un « atomisme logique » ou un psychologisme tendant à réduire la société à une simple sommation d'individus isolés — voire à un douteux accompagnement idéologique de la vogue passagère de l'individualisme libéral lui-même réduit à la plate apologie d'un *homo æconomicus* égoïste et utilitariste : autant d'imputations sur lesquelles la projection d'un regard critique ne sera pas inutile. Mais en même temps et plus positivement, un débat théorique des plus féconds — déjà largement engagé ailleurs dans le monde (dès 1973 en Angleterre avec la publication de *Modes of individualism and collectivism* sous la direction de John O'Neill et d'*Individualism* de Steven Lukes...) — à propos des conditions de validité de cette méthode individualiste s'est instauré, en portant de plus aussi sur sa capacité à s'adapter et répondre au défi lancé par le succès de l'approche systémique et des théories de la complexité et de l'auto-organisation.

Avant d'entreprendre l'examen approfondi à défaut d'être exhaustif de ce que recouvre exactement le paradigme de l'individualisme méthodologique, il convient enfin d'insister sur l'importance de deux précautions à respecter afin de se donner les meilleures chances d'échapper aux risques de simplification particulièrement menaçantes à propos de ce sujet. Tout d'abord, il faut se garder de restreindre *a priori* la méthode individualiste à une approche monolithique, unidimensionnelle et figée qui aurait été une fois pour toutes définie par tel ou tel auteur en particulier. En effet, tandis que son champ de pertinence se révèle des plus étendus (ses confins en sont marqués d'une part par l'atomisme analytique de la théorie des jeux et de l'autre par l'intersubjectivité compacte de l'ethnométhodologie), elle apparaît bien plus évolutive et susceptible de recevoir des interprétations variées sinon divergentes — au point qu'il peut sembler plus approprié de parler de la diversité *des* individualismes méthodologiques allant des plus réductionnistes à ceux qui sont les plus soucieux de complexité. Par ailleurs, on doit veiller à ne pas limiter le débat épistémologique qu'elle alimente à un antagonisme manichéen l'opposant seulement à un holisme méthodologique qui se trouve de plus fortement émoussé si ce n'est affiné. Il y a entre et hors d'eux tout un éventail d'approches qui les combinent ou les dépassent dans autant de « voies moyennes », dont proviennent désormais les plus stimulantes des interpellations critiques qui le mettent en question sur des points qui ne sont pas que de détail.

PREMIÈRE PARTIE

SENS ET PERTINENCE D'UNE ALTERNATIVE MÉTHODOLOGIQUE

Sur le plan historique, la priorité du holisme sur l'individualisme méthodologique comme mode de perception quasi évident du social est indiscutable : son apparition explicite et élaborée coïncide pratiquement dans le temps avec celle des premiers systèmes philosophiques, eux-mêmes tributaires des modèles tribaux et religieux archaïques de représentation de la relation individus/société. Longtemps seul à structurer celle-ci tout en étant dépourvu de toute dimension méthodologique (il s'agit alors beaucoup plus d'un schéma logique structurant de fait la perception sociale), il ne commence à être quelque peu concurrencé par l'approche individualiste qu'à la fin du Moyen Age, avec le développement du nominalisme puis beaucoup plus fortement aux XVII^e et XVIII^e siècles avec l'émergence hégémonique du rationalisme « atomistique » ainsi que de l'empirisme. Ce n'est naturellement pas un hasard si ce renversement paradigmatique intervient corrélativement à l'entrée de l'Europe occidentale dans la modernité culturellement individualiste du marché et des droits naturels de l'homme débouchant sur le contractualisme.

Mais après avoir supplanté son prédécesseur et rival

tout au long du siècle des Lumières, cet individualisme balbutiant dans son expression méthodologique théorisée se trouve à son tour soumis à une vigoureuse contre-offensive idéologique dès qu'avec le XIX^e siècle s'ouvre une période où les penseurs liés aux courants contre-révolutionnaires et socialistes convergent pour le récuser et lui opposer un holisme désormais méthodologiquement plus consistant. Se traduisant d'abord par un certain reflux de l'approche individualiste, cette situation de pleine concurrence épistémologique entre les deux paradigmes évolue par la suite vers un rééquilibrage au cours du XX^e siècle, alors qu'au sein du « bouillon de culture » autrichien s'élabore enfin un solide approfondissement théorique de l'individualisme méthodologique qui va lui conférer un certain avantage dans les sciences sociales anglo-saxonnes vers lesquelles il émigre.

C'est dans le contexte à la fois historique et logique de cette réciprocité conflictuelle de perspective qu'individualisme et holisme méthodologiques se définissent mutuellement. L'un contient l'autre « en creux » et y renvoie originellement comme à un double inversé à partir d'une problématique commune. Ce qui ne signifie assurément pas que tout penseur du domaine des sciences sociales se situe soit dans l'un soit dans l'autre : Rousseau a proposé une sorte de holisme de composition enraciné dans un individualisme atomistique radical tandis que Marx s'est dialectiquement et non sans ambiguïté partagé entre les deux et que Spencer est même parvenu à les superposer.

Chapitre I

LE HOLISME MÉTHODOLOGIQUE

Objet de définitions quasiment identiques de la part de ses partisans comme de ses adversaires, le paradigme holiste bénéficie non seulement d'une manifeste antériorité chronologique dans l'histoire des idées mais encore d'une proximité sinon avec l'expérience du moins avec les représentations populaires spontanées sans aucun doute renforcées par l'effet de traditions communautaires fort prégnantes ainsi que de la logique substantialiste inhérente à l'usage du langage — les mots paraissant naturellement impliquer l'existence réelle de ce que désignent les concepts qu'ils véhiculent (ainsi en est-il des mots « groupe », « communauté », « Etat »...).

Dès les origines de la philosophie, la représentation de la Cité ou de l'Etat comme un tout subordonnant ses parties et leur préexistant est le schème le mieux partagé chez les grands auteurs. Après que Platon y ait eu abondamment recours en particulier dans la *République*, Aristote en fait explicitement la théorie dans les *Politiques* en affirmant qu'« une cité est par nature antérieure à une famille et à chacun de nous. Le tout, en effet, est nécessairement antérieur à la partie (...). Il n'est pas naturel que la partie l'emporte sur le tout » (I, 2 et III, 17).

Beaucoup plus tard, au XIII^e siècle, la théologie chrétienne fait sienne ce mode holiste de perception de la réalité sociale dont saint Thomas énonce avec redon-

dance et précision les principes en les appliquant à l'organisation hiérarchisée de la cité humaine : « Toute partie se trouve à exister en vue du tout... Toujours le tout est meilleur que ses parties et en est la fin » (*Cont. Gent.*, c. 64 et 69) ; « Il faut considérer que le tout l'emporte en valeur et en dignité, est *principalius*, sur la partie et que par conséquent la cité prévaut sur la *domus* comme celle-ci sur l'individu » (*Comm. Eth.*, n. 1201) ; « Il est nécessaire, en effet, que le tout jouisse d'une antériorité de nature et de perfection sur les parties » (*Comm. Pol.*, liv. I, leç. 1).

I. — Du tout supra-individuel à l'organicisme social

Dans la droite ligne de l'affirmation de Hegel selon qui « le vrai est le tout » et « seul ce tout est réel », la logique du holisme repose sur le postulat fondamental qu'au-delà des apparences sensibles et partielles, la réalité est constituée de touts. Ces êtres collectifs sont composés de parties étroitement soudées et interdépendantes qui s'engendrent réciproquement dans la subordination commune à une fin qui leur préexiste : celle précisément de la perpétuation et de la priorité ontologique du tout.

D'un point de vue méthodologique, le holisme appelle donc à s'abstraire de la simple perception empirique qui isolerait artificiellement un phénomène donné afin de l'intégrer à l'unité plus haute en réalité dont il n'est qu'une partie structurellement et fonctionnellement seconde et qui détermine sa nature et sa finalité. Dans cette perspective macroscopique, un tout peut toujours à son tour être considéré comme la partie d'un autre tout plus élevé dans la hiérarchie du réel. Celui-ci s'assimile en dernier ressort à un vaste emboîtement ordonné de « holons » (Arthur Koestler) s'intégrant harmonieusement les uns aux autres par niveaux d'organisation étagés et successifs (ainsi en serait-il de la

relation individu/famille/corporation ou paroisse/cité ou confession/humanité...). Chacun de ces tous est censé dépasser la seule somme de ses parties constituantes : au niveau d'organisation supérieur qui est le sien, il présente en effet des propriétés nouvelles irréductibles à celles de ces dernières et plus riches qu'elles en performances.

Appliqué à l'humanité, le holisme méthodologique ne dénie certes pas à l'individu sa réalité d'agent empirique mais considère que tant son comportement que ses dispositions intérieures sont principalement le produit fonctionnel du tout plus haut en réalité auquel il appartient nécessairement (ethnie, nation, classe ou caste...) dont il n'est qu'une infinitésimale parcelle dérivée. Dans la dialectique individu/société, le holisme pose celle-ci comme une entité collective ayant valeur de réalité première, autonome et matricielle. Sa figure concrète privilégiée est la communauté, hors de laquelle il n'est que dissolution d'un social dont les individus reçoivent tout leur être. Dans ces conditions, les êtres collectifs représentent les seuls véritables acteurs sociaux : ils « agissent » d'en haut les individus qui leur appartiennent et génèrent le changement social à partir de leurs seules et propres lois structurelles.

La référence à cette dynamique supra-individuelle a souvent conduit les partisans du holisme à traiter les institutions sociales en super-individus dotés de caractéristiques les assimilant à des êtres vivants, voire à des sujets de type humain. Cette tendance a trouvé son accomplissement logique au cours de la première moitié du XIX^e siècle avec le succès rencontré par l'interprétation biologisante du holisme appliqué à la représentation du social : *l'organicisme*. Jouant sur le fait que les organismes vivants (mais aussi les espèces à certains égards) constituent par leur nature propre de parfaits modèles de totalités hiérarchisées et intégrées supérieures à la somme de leurs parties, celui-ci les

érige en paradigmes suprêmes de l'explication de l'organisation. Et il en transpose par analogie la configuration caractéristique au champ des relations individu/société. Pour l'organicisme social, les collectivités humaines sont donc organisées à la manière d'un tout organique : de même que les individus (dépourvus d'autonomie et de finalité propre) en sont les cellules, les institutions en incarnent les organes — les uns et les autres se trouvant fonctionnellement assujettis aux fins supérieures de la régulation et de perpétuation de l'ensemble.

En l'absence de distinction marquée entre l'organique et l'organisé, il n'y a pas de solution de continuité entre le vivant et le social. En conséquence, ces tous sociaux organiques reçoivent un statut de véritables individus de plus haute dignité ontologique ayant leurs propres objectifs. Ces êtres collectifs sont ainsi substantialisés et représentent l'unité de référence première pour l'explication en sciences sociales.

Parfois seulement d'ordre métaphorique, cette interprétation des phénomènes humains collectifs en termes d'organismes sociaux « vivants » se définit par opposition à l'anti-modèle réducteur de l'atomisme mécaniste réputé caractériser le rationalisme contractualiste de l'époque des Lumières. L'humanité et ses communautés naturelles ne sauraient se composer et donc s'analyser en individus singuliers et isolés entre lesquels des relations contingentes et « externes » n'interviendraient que secondairement. Schème nourricier de la tradition romantique allemande (Hegel, Fichte, Herder, Schelling...), cette variante organiciste du paradigme holiste trouve en France sa terre d'élection en matière de prétention à apporter une connaissance « scientifique » de la société avec des auteurs comme Ballanche et Pecqueur mais surtout Saint-Simon (1760-1825) et Auguste Comte (1798-1857).

Souvent considéré comme le père fondateur des sciences sociales par une tradition française résolument

ignorante de ce qui s'est passé de l'autre côté de la Manche au XVIII^e siècle, Saint-Simon est le premier penseur à opérer explicitement le saut épistémologique consistant à appliquer systématiquement les modèles physiologiques à l'explication de l'activité sociale humaine. Dans l'introduction à *De la physiologie appliquée* à l'amélioration des institutions sociales (1813), il dit de la physiologie généralisée qu'« elle plane au-dessus des individus qui ne sont plus pour elle que des organes du corps social dont elle doit étudier les fonctions organiques comme la physiologie particulière étudie ceux des individus. Car la société n'est point une simple agglomération d'êtres vivants dont les actions, indépendantes de tout but final, n'ont d'autre cause que l'arbitraire des volontés individuelles les (...) ; la société, au contraire, est surtout une véritable machine organisée dont toutes les parties contribuent d'une manière différente à la marche de l'ensemble. La réunion des hommes constitue un véritable être dont l'existence est plus ou moins vigoureuse ou chancelante suivant que ses organes s'acquittent plus ou moins régulièrement des fonctions qui leur sont confiées ».

Comte, quant à lui, ne cesse de parsemer les pages de son œuvre foisonnante de références à l'« organisme social » qu'est la société, également qualifiée de « Grand Etre » dont les parties sont liées par une « solidarité organique ». Disciple de Saint-Simon, le fondateur du positivisme conçoit la sociologie sur le modèle pur et simple du biologique : par rapport à la totalité sociale organique, l'individu n'est qu'une abstraction qui cependant lui doit tout aux deux sens de l'expression — il reçoit d'elle tout son être et il a l'obligation de s'y dévouer totalement. Mêlant considérations physiologiques et ontologiques, il explicite ainsi les principes de la méthodologie organiciste : « La décomposition de l'humanité en individus proprement dits ne constitue qu'une analyse anarchique,

autant irrationnelle qu'immorale, qui tend à dissoudre l'existence sociale au lieu de l'expliquer puisqu'elle ne devient applicable que quand l'association cesse. Elle est aussi vicieuse en sociologie que le serait, en biologie, la décomposition de l'individu lui-même en molécules irréductibles dont la séparation n'a jamais lieu pendant la vie (...) Une société n'est donc pas plus décomposable en individus qu'une surface géométrique ne l'est en lignes ou une ligne en points. La moindre société, savoir la famille... constitue donc le véritable élément sociologique. De là dérivent ensuite les groupes plus composés qui, sous le nom de classes et de cités, deviennent pour le Grand Etre les équivalents des tissus et des organes biologiques » (*Système de politique positive*, III, 1851).

Fortement tributaire du contexte idéologique à la fois réactionnel et scientiste de son époque, la sociologie de Comte incarne l'apothéose de l'organicisme social dont le déclin s'amorce peu après la disparition du prophète du « grand Tout ». Sous le feu croisé de critiques méthodologiques provenant aussi bien d'autres holistes pour lesquels le social ne s'explique pas plus par le biologique que par l'individuel mais seulement et spécifiquement par lui-même que des champions de l'individualisme libéral, il tend à s'effacer progressivement pour ne plus subsister au XX^e siècle que sous forme de quelques résurgences ponctuelles. Par exemple dans la pensée sociale d'un Teilhard de Chardin qui se complaît à poser l'humanité en superorganisme collectif animé d'un processus de complexification croissante et de « totalisation » dont l'individu n'est qu'une fonction passagère. Ou encore dans l'analogisme prôné en 1970-1980 par des biologistes invoquant la pertinence des principes du systémisme pour transposer ceux-ci dans l'interprétation néo-organiciste du rapport entre les individus et la société conçue comme un tout doué de « vie ».

Avant de cesser de jouer un rôle de premier plan

dans l'ordre épistémologique, le holisme organiciste a eu le temps d'exercer une notable influence en sociologie puisqu'on en retrouve des manifestations jusqu'au début du XX^e siècle par le biais d'auteurs tels que Fouillée ou Espinas — et même à certains égards Spencer, bien que paradoxalement son évolutionnisme ait plutôt contribué à l'édification épistémologique de la méthode individualiste. En effet, la dimension organiciste de son propos ne résulte que du recours à des analogies assez relativisées entre les processus d'intégration par différenciation croissante concernant le développement du vivant et ceux des totalités sociales structurées dont les parties fonctionnellement interdépendantes évoluent néanmoins vers toujours plus d'autonomie.

II. — Holisme, sociologisme et déterminisme social

La représentation non biologisée d'un social ne s'expliquant que par du social assimile celui-ci à un « englobant » des activités humaines non réductible à leurs formes individuelles : il les contient et surtout en conditionne l'existence, le contenu et l'évolution en quasi-totalité. S'apparentant de plus en plus à partir de la fin du XIX^e siècle à une théorie du déterminisme social presque intégral des comportements, le holisme méthodologique de ce type exploite essentiellement une implication de son postulat initial faisant du tout une réalité originelle et originale par rapport à ses parties dont il est supérieur à la simple sommation. Celles-ci se définissent fondamentalement par leur position d'appartenance à la totalité sociale : leur statut se caractérise par une relation de solidarité « horizontale » les rendant étroitement et intérieurement interdépendantes et d'autre part par un assujettissement « vertical » à l'action causale du tout autosubsistant et de son ordre.

Avant tout identifié à son être social et produit d'un groupe ou d'une collectivité existant en soi et par soi au-delà de lui, l'individu n'a guère de consistance au-dehors des déterminations extérieures qui le modèlent et le guident intimement, ni par suite de réelle capacité d'autonomie et d'initiative. Il est passivement « agi » par la société beaucoup plus qu'il n'agit par lui-même et davantage encore qu'il n'agit sur elle ne serait-ce qu'involontairement. Bien que Comte et Marx aient déjà antérieurement et fortement insisté sur cette réciprocité initiale de la socialisation intégrale de l'intériorité individuelle et de l'intériorisation individuelle du social et donc sur le très haut degré de dépendance par rapport à la société qui en résulte pour l'individu, Durkheim (1859-1917) est le premier auteur à donner une assise exhaustivement argumentée et explicitée à la méthodologie holiste/déterministe parvenue avec lui à l'âge adulte.

Tout en soustrayant le holisme à toute empreinte organiciste, Durkheim en reformule avec vigueur et rigueur les postulats logiques de base. Que d'une manière générale le tout précède réellement et logiquement les parties qui procèdent de lui et donc que la société préexiste aux individus, s'impose à eux de l'intérieur comme de l'extérieur à la manière d'un être collectif transcendant et qu'elle soit plus que leur simple collection, voilà qui pour lui représente l'alpha et l'oméga des règles méthodologiques auxquelles doivent se conformer des sciences sociales dignes de ce nom.

Bien qu'il y en ait une préfiguration dans *De la division du travail social* (1893), c'est assez naturellement dans les *Règles de la méthode sociologique* (1895) que Durkheim entreprend systématiquement de fonder la primauté du tout sur les parties et d'en déduire des conséquences opératoires. Traitant de l'état d'un groupe, il précise qu'« il est dans chaque partie parce qu'il est dans le tout, loin qu'il soit dans le tout parce

qu'il est dans les parties » (p. 10). Puis vient la véritable théorisation : « C'est qu'un tout n'est pas identique à la somme de ses parties, il est quelque chose d'autre et dont les propriétés diffèrent de celles que présentent les parties dont il est composé (...) En vertu de ce principe, la société n'est pas une simple somme d'individus mais le système formé par leur association représente une réalité spécifique qui a ses caractères propres » (p. 102 et 103).

Le Suicide (1897) lui donne l'occasion de revenir sur ce thème : « Ce substrat (des phénomènes sociaux) n'a rien de substantiel ni d'ontologique puisqu'il n'est rien autre chose qu'un tout composé de parties. Mais il ne laisse pas d'être aussi réel que les éléments qui le composent car ils ne sont pas constitués d'une autre manière » (p. 265). Et il en propose une ultime et plus forte formulation dans les *Formes élémentaires de la vie religieuse* (1912) : « Cette notion du tout... ne peut nous venir de l'individu qui est lui-même qu'une partie par rapport au tout et qui n'atteint jamais qu'une fraction infime de la réalité. Et pourtant il n'est peut-être pas de catégorie plus essentielle (...) Le concept de totalité n'est que la forme abstraite du concept de société : elle est le tout qui comprend toutes choses... » (p. 629-630).

Si Durkheim insiste tant sur cette nature holiste de la société et sur la prééminence qui lui en revient logiquement dans sa relation aux individus, c'est moins pour dénier à ceux-ci une indiscutable réalité empirique que pour bien établir la réalité plus haute du fait social auquel est attaché une existence indépendante des consciences individuelles.

Le social, la conscience collective, le groupe et la société se trouvent ainsi et de manière récurrente qualifiés de réalités *sui generis* : « Si cette synthèse *sui generis* qui constitue toute société dégage des phénomènes nouveaux, différents de ceux qui se passent dans les consciences solitaires, il faut bien admettre que ces

faits spécifiques résident dans la société même qui les produit, et non dans ses parties, c'est-à-dire dans ses membres. Ils sont donc, en ce sens, extérieurs aux consciences individuelles » déclare-t-il dans la préface de la seconde édition des *Règles de la méthode sociologique* avant de faire état de « la réalité objective des faits sociaux » ou de leur « existence propre », « indépendante » et surtout d'affirmer qu' « en s'agrégeant, en se pénétrant, en se fusionnant, les âmes individuelles donnent naissance à un être, psychique si l'on veut, mais qui constitue une individualité psychique d'un genre nouveau. C'est dans la nature de cette individualité, non dans celle des unités composantes, qu'il faut aller chercher les causes prochaines et déterminantes des faits qui s'y produisent » (p. 103).

Ce thème est repris dans les dernières pages du *Suicide* où après avoir lu que « les tendances collectives ont une existence qui leur est propre » et qu' « elles agissent sur l'individu du dehors », on apprend que « ce qui importe, c'est de reconnaître leur réalité et de les concevoir comme un ensemble d'énergies qui nous déterminent à agir du dehors (...) elles sont des choses *sui generis* et non des entités verbales ». Une ponctuation finale intervient dans les *Formes élémentaires* : « On ne peut déduire la société de l'individu, le tout de la partie, le complexe du simple. La société est une réalité *sui generis*... » (p. 22).

Ainsi se trouve établi et validé le lien concluant du holisme au déterminisme : non seulement l'appartenance à cette réalité supérieure de la société - tout détermine les contenus de conscience et les choix de l'individu, mais celui-ci ne joue aucun rôle dans la production des faits sociaux et du changement social.

« C'est donc en dehors de lui — déclare Durkheim à propos de l'individu — c'est-à-dire dans le milieu qui l'entoure, que se trouvent les causes déterminantes de l'évolution sociale. Si les sociétés changent et s'il change, c'est que ce milieu change » (*La division du*

travail social, p. 231). Une idée reformulée avec force dans les *Règles* : « La cause déterminante d'un fait social doit être recherchée dans les faits sociaux antécédents, et non parmi les états de la conscience individuelle » (p. 109).

Sans doute Durkheim prend-il soin parfois de distinguer cette conception déterministe des relations individu/société d'un holisme radical et réducteur en reconnaissant qu' « il n'y a rien dans la vie sociale qui ne soit dans les consciences individuelles » (*Division du travail social*), que « la société n'est composée que d'individus » et « ne contient rien au-dehors des individus » (*Règles de la méthode sociologique*) ou encore que « la société ne contient pas d'autres forces agissantes que celles des individus » (*Suicide*). Mais le contexte global dans lequel s'inscrivent ces propos ainsi que les considérations restrictives dont ils sont assortis confèrent à ces concessions « individualistes » une valeur seulement formelle et des plus ambiguës : la méthodologie durkheimienne demeure foncièrement axée sur le primat d'un tout social s'imposant aux individus sans dépendre d'eux.

« Presque tout ce qui se trouve (dans les consciences individuelles) vient de la société (...) Produits de la vie en groupe, c'est la nature du groupe qui seule peut expliquer (nos états de conscience) (...) Ici, c'est bien la forme du tout qui détermine celle des parties. La société ne trouve pas toutes faites dans les consciences les bases sur lesquelles elle repose ; elle se les fait à elle-même » (*De la division du travail social*, p. 342) : cette prise de position sans ambage ne laisse pas d'autre choix qu'une interprétation holiste, confirmée par cette autre, émise dans les *Règles* : « L'individu écarté, il ne reste que la société ; c'est donc dans la nature de la société qu'il faut aller chercher l'explication de la vie sociale » (p. 101).

Ainsi Durkheim peut-il apparaître comme le représentant le plus exemplaire (sinon le plus convainquant)

du holisme déterministe et de ce qu'on peut dénommer le sociologisme, c'est-à-dire la tendance à expliquer les actions individuelles en les réduisant à n'être que l'expression contingente d'un englobant social diffus — et à ne voir en l'être humain que l'être social, et socialement déterminé par des structures toutes-puissantes. La très forte influence intellectuelle exercée par Durkheim tout au long de la première moitié du XX^e siècle a eu pour notable conséquence d'installer son interprétation déterministe du holisme en paradigme dominant des sciences sociales pendant cette période et tout spécialement en France. Ultérieurement renforcée par la vulgate marxiste et sa propension immodérée à enclorre les individus dans leurs appartenances de classes et à faire des classes sociales les acteurs-sujets collectifs de l'Histoire, cette orientation a cependant vu s'atténuer le caractère dogmatique et redondant des références explicites à un tout social hégémoniquement supérieur à la somme de ses parties. Structuralisme et fonctionnalisme puis champs et *habitus* s'y sont subtilement substitués pour soutenir la thèse d'un déterminisme devenu plus mollement coagulant et qui télécommande les comportements en fonction de la logique et de la téléologie d'un système social.

Chapitre II

LE PARADIGME INDIVIDUALISTE

Le caractère dichotomique de la relation entre le holisme et l'individualisme méthodologiques pourrait sans doute inciter, une fois établis les traits paradigmatiques du premier, à se contenter d'inverser ceux-ci pour en définir par déduction ceux du second. S'en tenir à un tel procédé schématiserait cependant à l'excès non seulement cette relation elle-même — plus ambivalente et interférente parfois qu'il n'y paraît à première vue — mais aussi la nature doublement complexe de la méthode individualiste dont il s'agit maintenant de préciser les caractéristiques fondamentales. Au-delà en effet d'une opposition franche à la représentation holiste du social, elle prend positivement appui sur des principes dont la signification et la légitimation appellent le déploiement d'une argumentation rien moins que simple. D'autre part, elle se décline en de multiples interprétations — éventuellement divergentes — à partir d'un substrat épistémologique commun dont on peut aisément cerner les contours d'après quelques définitions d'auteurs.

Pour Karl Popper, premier en date à s'être livré à cet exercice, « l'individualisme méthodologique (est) la doctrine tout à fait inattaquable selon laquelle nous devons réduire tous les phénomènes collectifs aux actions, interactions, buts, espoirs et pensées des individus et aux traditions créées et préservées par les individus » (*Misère de l'historicisme*, p. 198).

Selon J. W. N. Watkins — auquel on doit la plus précoce des explorations approfondies de l'individualisme méthodologique déjà théorisé — le principe sur lequel repose ce dernier est que « les constituants ultimes du monde social sont les individus qui agissent de manière plus ou moins appropriée en fonction de leurs dispositions et de la compréhension qu'ils ont de leur situation. Chaque situation sociale complexe, institution ou événement est le résultat d'une configuration particulière adoptée par les individus, de leurs dispositions, situations, croyances, ressources matérielles et de leur environnement » (*Historical explanation in the social sciences*, in J. O'Neill, p. 167-168).

Orfèvre en la matière, R. Boudon expose que « le principe de l'individualisme méthodologique énonce que pour expliquer un phénomène social quelconque (...) il est indispensable de reconstruire les motivations des individus concernés par le phénomène en question et d'appréhender ce phénomène comme le résultat de l'agrégation des comportements individuels dictés par ces motivations » (*Sur l'individualisme*, p. 46); ou encore qu'il s'agit de « considérer tout phénomène collectif comme le produit d'actions individuelles; (et de) s'efforcer d'interpréter l'action individuelle comme rationnelle, quitte à admettre l'existence d'un résidu irrationnel » (*L'idéologie*, p. 282).

Enfin J. Elster explique que « par l'individualisme méthodologique, j'entends la doctrine suivant laquelle tous les phénomènes sociaux — leur structure et leur changement — sont en principe explicables de manières qui impliquent les seuls individus avec leurs qualités, leurs croyances, leurs objectifs et leurs actions » (*Karl Marx, une interprétation analytique*, p. 19).

I. — La « préhistoire » de l'individualisme méthodologique

Si l'élaboration théorique explicite de l'individualisme méthodologique ne commence à intervenir qu'à la fin du XIX^e siècle avec des auteurs tels que C. Menger, M. Weber ou Tarde, il faut comme pour le holisme remonter bien en deçà de cette période pour en voir poindre la plus précoce et embryonnaire expression paradigmatique : jusqu'à Guillaume d'Ockham (1288-1349). Encore est-elle beaucoup plus tardive que celle de son concurrent tant elle a partie liée avec la naissance intellectuelle de la modernité au travers des controverses concernant l'existence des « universaux » chers à la scolastique thomiste. Et bien plus fragmentaire aussi, puisque l'adversaire de saint Thomas n'a pas pour préoccupation principale la définition de représentation ou de compréhension du social. Toujours est-il que dans sa perspective *nominaliste* se trouve pour la première fois posé qu'au titre d'universaux, les ensembles sociaux (l'Eglise, la Cité) ne sont que pures entités verbales forgées par l'esprit humain et n'ont pas de consistance propre au-dehors de l'esprit des individus singuliers et séparés qui seuls existent et les composent. Application drastique du célèbre rasoir ontologique d'Ockham (« Il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité ») : les relations elles-mêmes n'ont pas de réalité en dehors des individus qu'elles qualifient, un tout n'est donc pas autre chose que la collection des éléments insécables en lesquels il est toujours décomposable et il ne peut donc prétendre avoir un statut de substance singulière.

Après trois siècles de maturation discrète et en contrepoint d'une certaine régression de la pensée holiste, le schème individualiste procédant du nominalisme ockhamien tend à s'imposer en nouveau paradigme dominant s'appliquant spécifiquement à une redéfinition de la relation individus/société et à la

sociogénèse. Cette émergence encore fort peu formalisée s'opère en concomitance avec les premiers développements de l'individualisme politique (contractualisme, droits naturels de l'homme) et économique (marché, droit de propriété). Elle trouve en Angleterre son principal interprète avec Hobbes (1588-1679), pour qui la société n'est que le résultat d'un contrat volontairement passé entre des individus séparés et égoïstement concurrents lui préexistant à l'état de nature. Sur le continent, cette représentation « atomistique », mécaniste et asociale d'un individu ontologiquement premier se retrouve dans les orientations non plus empiristes mais rationalistes d'un Descartes puis plus précisément d'un Leibniz (1646-1716) qui spécifie l'individu en « monade » originelle, close et autosuffisante — n'entrant en relation extérieure avec autrui que sous l'action du principe de l'harmonie préétablie. Un peu plus tard, Rousseau (1712-1778) se situe encore mais paradoxalement dans le prolongement de cet individualisme plus ontologique que méthodologique : l'homme est primitivement un « tout parfait et solitaire » qui ne fait ultérieurement société avec ses semblables que contraint et contractuellement — en renonçant à son indépendance et son droit naturel pour se subordonner volontairement au tout social ainsi artificiellement construit.

Cependant, c'est à nouveau dans le monde anglosaxon qu'au XVIII^e siècle intervient une évolution décisive qui va d'abord implicitement donner au paradigme individualiste à la fois un caractère plus méthodologique et une dimension sociétale beaucoup plus marquée et complexe. Dans un premier temps, Locke (1632-1704) entreprend de donner à l'individu un statut déjà quelque peu « désatomisé » en faisant de lui une réalité certes première (propriétaire de soi) mais en même temps en relation originelle avec autrui au sein d'une société naturelle qui doit nécessairement et contractuellement être coiffée d'une société civile desti-

née à protéger l'exercice du droit naturel. Puis Mandeville (1670-1733) accomplit un renversement épistémologique majeur qui « socialise » encore davantage l'action individuelle première. Dans la célèbre *Fable des abeilles* (1714), des individus d'abord égoïstement mûs par leurs seuls intérêts particuliers apparaissent de ce fait même naturellement et interactivement liés, et donc involontairement générateurs de l'ordre social global et harmonieux : combinés, les vices privés produisent « objectivement » le bien public.

Cette thèse de l'encastrement nécessaire de la société dans des actions individuelles autonomes qui engendrent non intentionnellement son ordre va devenir la clé de voûte de la tradition « écossaise » de l'individualisme méthodologique. Relayée en effet par l'œuvre de philosophes empiristes nés en Ecosse tels que Hume (1711-1776) et Ferguson (1723-1816) pour qui « les institutions (...) sont, en vérité, le produit de l'action des hommes et non le résultat d'un dessein particulier » (*Essai sur l'histoire de la société civile*, 1767), cette interprétation plus complexe de la sociogenèse individualiste aboutit à la formulation par Adam Smith (1723-1790) de la notion métaphorique si souvent invoquée de la « *main invisible* ».

Parlant des riches égoïstes, il écrit d'abord dans le *Traité des sentiments moraux* (1759) qu'« une main invisible semble les forcer à concourir à la même distribution des choses nécessaires à la vie qui aurait eu lieu si la terre eût été donnée en égale portion à chacun de ses habitants ; et ainsi, sans en avoir l'intention, sans même le savoir, le riche sert l'intérêt social et la multiplication de l'espèce humaine » (IV, 1). Puis, dans les *Recherches sur la richesse des nations* (1776), il reprend et précise la même figure : « (L'individu) ne pense qu'à son propre gain ; en cela, comme en beaucoup d'autres cas, il est conduit par une main invisible à remplir une fin qui n'entre nullement dans ses intentions ; et ce n'est pas toujours ce qu'il y a de plus mal pour la

société, que cette fin n'entre pour rien dans ses intentions. Tout en ne cherchant que son intérêt personnel, il travaille souvent d'une manière bien plus efficace pour l'intérêt de la société, que s'il avait réellement pour but d'y travailler » (IV, 2).

La « main invisible » désigne ainsi pour Smith le processus auto-organisateur non calculé par la raison qui fait de la cohésion sociale et de la prospérité commune (l'intérêt général) l'effet non délibérément recherché du libre jeu et de la complémentarisation de comportements individuels à orientation utilitariste puisque avant tout animés par la poursuite de fins privées. Ni isolés, ni omnipotents ou omniscients, les acteurs individuels sont les producteurs d'une organisation sociale qui les encadre par ailleurs d'emblée et qu'ils complexifient en retour sans le savoir : ainsi en est-il par exemple dans l'Europe de son temps de la *division du travail*.

Au XIX^e siècle, cette complexification du paradigme individualiste se retrouve curieusement davantage présente dans la pensée de Marx que chez ces héritiers directs présumés des empiristes écossais que sont les utilitaristes anglais tels Spencer et surtout J. Stuart Mill — volontiers tentés par une interprétation réductionniste de la genèse du social. En effet, à côté d'aspects de facture indéniablement holistes (la référence aux classes sociales ou à l'exploitation), il n'est pas rare que la méthodologie marxienne se révèle typiquement individualiste, comme l'ont noté R. Boudon ou J. Elster. Dans une perspective rappelant moins celle de la « ruse de la raison » hégélienne que de la « main invisible » smithienne (en quelque sorte « retournée » d'une manière qui anticipe la future théorisation des « effets pervers »), Marx analyse nombre de phénomènes sociaux (le développement des manufactures ou du prolétariat, la baisse tendancielle du taux de profit...) comme autant de conséquences non recherchées, générées par l'interférence et l'agrégation des actions

d'individus poursuivant chacun seulement leur intérêt particulier étroit (l'entrepreneur capitaliste, entre autres).

La version utilitariste de l'individualisme méthodologique apparaît plus sommaire dans la mesure où elle renvoie à une simple déduction linéaire des propriétés du social à partir de celles d'individus préformés.

Pour John Sturt Mill (1806-1873), dont l'utilitarisme « évolué » ne réduit pas les motivations individuelles à l'intérêt rationnel égoïste, « les hommes dans l'état de société sont toujours des hommes ; leurs actions et leurs passions obéissent aux lois de la nature humaine individuelle. Les hommes ne se changent pas, quand ils sont rassemblés, en une autre espèce de substance douée de propriétés différentes (...) Les êtres humains en société n'ont d'autres propriétés que celles qui dérivent des lois de la nature de l'homme individuel, et peuvent s'y résoudre. Dans les phénomènes sociaux, la composition des causes est la loi universelle » (*Système de logique*, 1843).

Quant à Herbert Spencer (1820-1903), il fait essentiellement dériver le métaphorique « organisme social » du jeu interagissant des intérêts individuels, donc de l'action de parties qui déterminent les propriétés de l'agrégat ainsi composé. Dans l'*Introduction à la science sociale* (1873), il affirme à plusieurs reprises que « les propriétés de l'agrégat social (ou du tout) sont déterminées par celles des unités qui le composent (...) » ; en conséquence, « il doit y avoir une science sociale exprimant les relations entre les unités et l'agrégat (...) Elle aura à expliquer comment, en se développant dans des conditions de vie modifiées, de légères modifications dans la nature individuelle rendent possibles l'apparition de plus larges agrégats. Elle aura à repérer de quelle manière émergent les relations sociales, régulatrices ou opérationnelles dans lesquelles s'agrègent les membres des agrégats de quelque importance. Elle aura à mettre en évidence comment, en

modifiant le caractère des unités, des influences sociales fortes et prolongées peuvent faciliter de nouvelles agrégations présentant par suite une plus grande complexité des structures sociales (...) (Cette science sociale) aura pour matière la croissance, le développement, la structure et les fonctions de l'agrégat social, en tant que produits par l'action mutuelle des individus » (chap. 3).

Une version utilitariste de la méthode individualiste quelque peu différente des précédentes — car cette fois résolument atomistique et mécaniste — s'impose assez largement à la fin du XIX^e siècle en science économique avec l'école marginaliste et néo-classique de Lausanne, et en particulier avec l'œuvre de Léon Walras (1834-1910). Pour celui-ci, l'équilibre général de la société résulte de l'addition des optimisations rationnelles (formalisables) opérées par des atomes individuels juxtaposés dont la subjectivité est ignorée : mais ces comportements individuels prédéterminables viennent en même temps s'inscrire dans un ordre qui les surplombe et qu'ils font mécaniquement « fonctionner ». Tout au long du XX^e siècle, les adversaires de l'individualisme méthodologique ne se priveront pas de la possibilité ainsi offerte de réduire ce dernier à cette interprétation simplifiée et ambiguë dont Pareto (1848-1923) ne se démarque que partiellement. L'auteur du *Traité de sociologie générale* (1916) fait de l'ensemble social un « agrégat de parties hétérogènes », c'est-à-dire d'individus qui se déterminent soit parfois logiquement (d'après leurs intérêts rationnels), soit plus souvent instinctuellement (« résidus » et « dérivations ») mais toujours indépendamment les uns des autres en fonction de leur seule nature non sociale.

Si l'on tient compte par ailleurs de l'apport simultané et original de Tarde (1843-1904) à l'édification d'une science sociale individualiste, on comprend sans peine que juste à l'orée du XX^e siècle, un commentateur « neutre » mais aussi avisé qu'Elie Halévy (1870-1937)

ait pu faire de l'individualisme méthodologique l'incontournable principe de l'épistémologie moderne.

Aussi bien opposé au holisme déterministe de Durkheim — son rival patenté — qu'aux ambiguïtés organicistes de Spencer, Tarde pense « qu'en matière sociale, on a sous la main, par un privilège exceptionnel, les causes véritables, les actes individuels dont les faits sont faits (*Les lois de l'imitation*, 1895, p. 1) — et qu'« en sociologie, nous avons, par un privilège singulier, la connaissance intime de l'élément, qui est notre conscience individuelle, aussi bien que du composé, qui est l'assemblée des consciences, et l'on ne peut nous faire prendre ici des mots pour des choses. Or... nous constatons que l'individuel écarté, le social n'est rien, et qu'il n'y a rien, absolument rien, dans la société, qui n'existe, à l'état de morcellement et de répétition continuelle, dans les individus vivants, ou qui n'ait existé dans les morts dont ceux-ci procèdent » (*Eléments de psychologie sociale*, 1898).

Le commentaire qu'Halévy formule au regard de toutes ces prises de positions est une extraordinaire anticipation des principes fondant ce qu'au XX^e siècle on va très précisément baptiser individualisme méthodologique : « Il est permis... de plaider la cause de l'individualisme (lorsqu')on le considère comme une méthode pour l'explication des faits sociaux (...) Nous voulons constituer une science sociale, définie comme une science des représentations, des passions et des institutions collectives : mais comment pouvions-nous proposer une explication de ces phénomènes qui ne repose sur l'hypothèse individualiste? (...) Voulons-nous... que la science sociale soit véritablement explicative? Il faudra donc admettre de deux choses l'une. Ou bien la représentation collective, dès sa première apparition, a été commune à plusieurs individus : il reste alors à expliquer comment, chez chacun de ces individus pris isolément, cette représentation s'est formée. Ou bien la représentation collective a d'abord été

une représentation individuelle, avant de se propager à une pluralité d'individus et de devenir collective : expliquer, en ce cas, la représentation collective, c'est dire comment d'individuelle elle est devenue sociale, et comment elle s'est communiquée d'individu à individu (...) Dans tous les cas, les radicaux philosophiques avaient raison lorsqu'ils voyaient dans l'individu le principe d'explication des sciences sociales » (*La formation du radicalisme philosophique*, 1904, p. 368-369). Halévy précise encore ainsi sa pensée : « L'individualisme peut être entendu... comme une méthode pour l'interprétation des phénomènes sociaux. Je puis, en matière de sociologie, prendre comme données initiales les individus, supposés absolument distincts les uns des autres, réfléchis et égoïstes, ou encore, si l'on veut, supposés doués de la même constitution mentale que je puis découvrir en moi-même (...) (Je puis) reconstruire ainsi, par voie de déduction ou de construction, l'ensemble des phénomènes sociaux » (article « Individualisme », *Vocabulaire de Lalande*).

Cependant et en dépit de cet état déjà avancé des choses, l'individualisme méthodologique ne fait alors qu'achever sa préhistoire. Le paradigme qui le soutient commence certes à prendre véritablement forme à la charnière des XIX^e et XX^e siècles mais ailleurs que chez les auteurs tous français et surtout britanniques que l'on vient de survoler : chez des penseurs de culture germanique qui vont donner à l'approche individualiste une nouvelle dimension logique et sociétale beaucoup plus complexe — qui prolonge et enrichit la tradition inaugurée par les empiristes anglais et écossais du XVIII^e siècle : Carl Menger, Ludwig von Mises, Friedrich Hayek (souvent regroupés dans ce qu'on appelle l'école « autrichienne ») mais aussi et bien entendu Max Weber et Karl Popper. C'est du dénominateur commun de leurs réflexions épistémologiques respectives que l'on va extraire les principes fondamentaux constituant le noyau dur de l'individualisme

méthodologique envisagé dans sa plénitude et dégagé de la gangue atomistique/mécaniste à laquelle on le réduit trop souvent.

II. — La critique explicite du holisme

Quel que soit le rapport qu'ils entretiennent avec le réductionnisme et qui les différencie, tous les auteurs que l'on vient de citer ont en commun un premier grand point, négatif : le refus expressément argumenté de toute représentation des structures sociales en termes d'êtres collectifs réels et autonomes. Ni les nations, ni les classes sociales, ni l'Etat ou le marché ne peuvent et ne doivent donc être en toute rigueur considérés comme des réalités supra-individuelles ayant valeur de sujets dotés d'intentions et d'activités propres. Ce consensus épistémologique dont la formulation explicite et insistante était sans précédent à la fin du XIX^e siècle repose d'abord sur le fait que ces ensembles sociaux prétendument extérieurs ou supérieurs aux individus ne correspondent à aucune manifestation empiriquement décelable : ils n'ont donc aucune priorité explicative et encore moins de consistance ontologique. Ce sont de pures constructions conceptuelles et logiques « secondes » de l'esprit humain confronté à des régularités ou des collections bien réelles, elles. Ces résultats d'un processus mental d'abstraction se révèlent dans le meilleur des cas être des modèles non pertinents à l'aide desquels il est commode de se représenter l'effet conjugué des actions humaines en les hypostasiant, c'est-à-dire en leur conférant une existence indépendante des humains vivants et agissants. Dans le pire des cas, ce ne sont que de grossières généralisations procédant inconsciemment d'illusions de type hallucinatoire.

La validité de la représentation des phénomènes sociaux sous forme de « tous » est encore davantage refusée s'il s'agit par là de laisser accroire que ceux-ci

préexisteraient aux individus et s'en distingueraient de manière intrinsèque. En effet, la référence au concept de totalité sociale suppose la possibilité effective de délimiter dans la réalité des faits structurés en ensembles étroitement cohésifs et compacts constituant des unités insécables et de plus isolables les uns des autres : autant de caractéristiques qui, pour les individualistes méthodologiques, ne peuvent provenir que de sélections nécessairement arbitraires qui aboutissent à pourvoir les sciences sociales d'objets fictifs pris pour des réalités. De même en est-il pour le classique postulat holiste affirmant qu'un tout ne peut qu'être supérieur à la somme de ses parties. Si l'on admet bien entendu l'existence d'ordres sociaux globaux au sein desquels les comportements humains présentent des propriétés émergentes dues à leur interdépendance, cela n'autorise pas à en faire de nouvelles entités comprenant quoi que ce soit ne provenant pas de ce qui se passe entre les individus et de leur mode d'agrégation. Si malgré son extrême ambiguïté on conserve la notion de totalité appliquée au social, elle ne peut désigner que le résultat d'interactions complexes génératrices d'un ordre s'imposant sous forme de contraintes à des acteurs non réductibles au simple état de « parties ».

En conséquence, les sociétés humaines ne sont pas organisées en tous originels et *sui generis* qui de plus généreraient leurs parties et en détermineraient les propriétés comme les comportements. Pour l'individualisme méthodologique, le souci empirique de la réalité sociale et la prise en compte des capacités humaines d'autodétermination invitent à inverser le rapport de dépendance existant entre l'ordre social global et les composantes microsociales : c'est au niveau individuel par nature relationnel que se situent les forces organisatrices composant d'éventuels « tous ». Si les « parties » peuvent assurément être soumises à des contraintes externes ou même internes, cela ne peut provenir que de l'action ou de l'influence présente ou

passée d'autres « parties » qui coexistent interactivement avec elles dans le cadre de normes ou règles communes.

Dans ces conditions, l'assimilation des processus sociaux à l'activité d'un organisme vivant ou celle de la société à un être animé se trouve à plus forte raison proprement rejetée — y compris sous forme de métaphore heuristique. Confondant un tout organique et une configuration ordonnée de relations, concluant inconsidérément de toute organisation à l'organisme, aveugle aux différences radicales interdisant de réduire l'autonomie de décision et d'action que les individus humains doivent à leur qualité de sujets doués de raison et de conscience de soi à la subordination programmée et fonctionnelle des cellules vivantes, l'organicisme est accusé de véhiculer une idéologie moniste et scientiste destructrice des spécificités de la nature humaine individuelle et sociale — et se voit dénier toute valeur méthodologique quelconque.

Ni sommairement additif, ni doté de manière mystique ou animiste de qualités transcendantes lui permettant de s'autoperpétuer indépendamment des actions individuelles, le « tout » auquel peuvent éventuellement consentir les individualistes méthodologiques est seulement un concept unificateur dont il convient d'user avec une grande prudence en le rapportant toujours à la composition interindividuelle des ensembles sociaux. Malgré cela, on a beaucoup de peine à pouvoir entrapercevoir dans la fluidité de la dynamique sociale quelque phénomène assimilable à un « tout » bien circonscrit, unitairement structuré et agissant — et désignant autre chose que des individus interreliés d'une certaine manière. Une société, une classe ou un groupe sont toujours une société, une classe ou un groupe d'individus qui les composent au sens actif du terme ; l'Etat, par exemple, n'est qu'un mode d'organisation centralisé et hiérarchisé des relations interindividuelles plus ou moins spontanément

élaboré par les hommes et imposé par certains d'entre eux à d'autres à l'intérieur de limites conventionnellement décrétées ; et une nation n'est jamais qu'un ensemble d'individus fortement unis les uns aux autres par une histoire, des traditions et des valeurs communes n'existant que dans leurs représentations et leurs actes individuels.

III. — La primauté de l'action individuelle

Une fois le champ sociologique libéré des illusions d'optique et autres pseudo-entités mythiques dont l'ont peuplé les holistes, le vrai travail d'interprétation de ce qui s'y passe réellement peut commencer. Il s'agit de rendre intelligibles la genèse, l'ordre, la régulation et le devenir des phénomènes macrosociaux en les soumettant à une analyse régressive qui en fasse apparaître les constituants élémentaires qui en sont les microfondements génératifs. On expliquera le macrosocial non par lui-même mais par du microsocial identifié au moyen d'une démarche de déconstruction les ramenant au jeu interactif des forces sous-jacentes. Cette décomposition des processus et régularités d'abord non compréhensibles en leurs éléments constitutifs distincts et concrets met en œuvre une procédure de *réduction*. Mais celle-ci n'est pas — ou pas nécessairement « réductionniste » au sens ordinairement péjoratif du terme souvent brandi contre l'individualisme méthodologique. Loin alors d'être un appauvrissement simplificateur, la réduction individualiste est une méthode qui, à l'instar de la réduction « éidique » chère à la phénoménologie husserlienne, enrichit la perception du social en permettant le retour à l'essentiel des phénomènes et en ouvrant enfin l'accès direct à la complexité d'un réel occulté préalablement par les abstractions réifiées.

C'est en ce sens qu'il faut comprendre le propos de J. Elster lorsqu'il affirme que « l'individualisme

méthodologique est une forme de réductionnisme. Il propose aux sciences sociales l'idéal explicatif des autres sciences, l'analyse du complexe en termes du plus simple. De manière plus précise, il affirme que tout phénomène social — que ce soit un processus, une structure, une institution, un *habitus* — se laisse expliquer par les actions et les propriétés des individus qui en font partie » (*Sur l'individualisme*, p. 61). Pour faire bonne mesure, J. Elster précise que parmi les raisons faisant que « l'explication du macro par le micro est préférable à celle du macro par le macro », il y a qu'« il est toujours plus satisfaisant d'ouvrir la boîte noire et de voir les rouages du mécanisme ».

Cette légitimation de la démarche analytique est à rapprocher, toutes choses égales par ailleurs, de la manière dont J. Monod l'a défendue contre les holistes dans le domaine des sciences de la nature : « Selon ces écoles ("organicistes" ou "holistes")... l'attitude analytique, qualifiée de "réductionnisme" serait à jamais stérile comme prétendant ramener purement et simplement les propriétés d'une organisation très complexe à la "somme" de ses parties. C'est là une très mauvaise et stupide querelle, qui témoigne seulement, chez les holistes d'une profonde méconnaissance de la méthode scientifique et du rôle essentiel qu'y joue l'analyse (...) L'étude de ces systèmes microscopiques nous révèle enfin que la complexité, la richesse et la puissance du réseau cybernétique, chez les êtres vivants, dépassent de très loin ce que l'étude des seules performances globales des organismes pourrait jamais laisser entrevoir » (*Le hasard et la nécessité*, chap. 4).

La méthode individualiste de réduction analytique fait d'autant moins disparaître quoi que ce soit qui entre dans la genèse et la régulation des phénomènes sociaux (déconstruire n'est pas détruire...) que le niveau microsocial auquel elle donne accès est moins l'individu en soi (trop chargé de connotations ontologiques) que l'individuel ; et moins l'individuel, trop

vague, que l'action individuelle ; et peut-être encore moins l'action individuelle, trop cloisonnée, que les interactions individuelles dans une situation donnée. Plutôt donc que l'individu autosuffisant et séparé, les données humaines empiriques de l'analyse individualiste consistent en actions : en accomplissements précis, en stratégies mettant plus ou moins rationnellement en œuvre des moyens en vue d'atteindre des fins en rapport avec des préférences et projets subjectifs. Ces actions ne sont pas non plus seulement appréhendées à l'état isolé, mais en interférence avec celles des autres individus comme cela se passe dans la réalité sociale vécue — où l'on agit en fonction de ce que font les autres et en direction d'eux, en interprétant le sens de leur comportement. Les « atomes » de l'analyse individualiste ne sont donc pas seulement les individus et leurs actions mais aussi leurs *interrelations* et les *règles* qui les encadrent et les orientent. Enfin ces actions apparaissent comme relativement *autonomes* par rapport aux structures et à l'environnement dans lesquels elles s'inscrivent. Non pas que les acteurs individuels ne soient pas censés tenir compte des contraintes auxquelles ils sont confrontés (ressources disponibles, projets et réactions d'autrui, institutions...) : simplement, ils ne sont pas conçus *a priori* comme déterminés à agir ainsi qu'ils le font sous l'effet mécanique de causes extérieures mais selon ces données intérieures que sont leurs *intentions* — « atomes » supplémentaires de la réduction analytique.

Lorsque Murray Rothbard rappelle que « seul l'individu est doté d'un esprit. Seul l'individu éprouve, sent et perçoit. Seul l'individu peut adopter des valeurs et faire des choix. Seul l'individu peut agir » et voit là « le principe primordial de l'individualisme méthodologique » (*Individualism and the philosophy of social sciences*, 1979), il cède moins à une quelconque tentation ontologisante et « atomistique » qu'il ne marque avec force et concision que les phénomènes sociaux

résultent exclusivement des stratégies d'acteurs et de sujets qui ne peuvent être que des individus vivants et pensants.

Comme le note Elster, cette référence à des dispositions intentionnelles subjectives ne sous-entend nullement l'adhésion à une prise de position « psychologue » précise : « Parmi les malentendus à écarter, commençons par l'idée que l'individualisme méthodologique comporte une théorie des motivations individuelles. La doctrine ne crée aucune présomption pour les motivations rationnelles, ni pour le comportement égoïste. Sans doute y a-t-il de bonnes raisons pour donner une primauté méthodologique au rationnel par rapport à l'irrationnel ainsi qu'aux motivations égoïstes par rapport aux motivations non égoïstes, mais ces raisons ne découlent pas du principe individualiste. De plus, cette primauté méthodologique n'exclut en rien... que dans tel cas précis il faut expliquer le comportement des acteurs en termes de motivations non rationnelles ou non égoïstes » (*Sur l'individualisme*, p. 62).

Ainsi le noyau dur consensuel de l'individualisme méthodologique s'articule-t-il sur une conception de l'acteur individuel téléologiquement ouvert sur ce que font les autres acteurs, ne serait-ce qu'en vue de son intérêt propre. Dans le cadre d'un réseau d'interdépendances complexes et de règles communes de coordination, il est conduit à prendre spontanément en compte la signification des actions des autres individus et à s'engager dans des processus permanents d'ajustements adaptatifs à elles. Des effets de *synergie* ainsi produits, émerge indirectement et involontairement un ordre macrosocial complexe, dont la dynamique et l'origine échappent aux intentions et à la compréhension des acteurs sans pour autant qu'il soit doté d'une finalité transcendante propre.

Si, par exemple, il arrive que dans un pays donné le niveau et les modes de consommation se mettent à

baisser et changer, cela ne proviendra pas d'un point de vue méthodologiquement individualiste de l'action mécanique insidieuse de « lois » macro-économiques ou de nouvelles et ectoplasmiques tendances culturelles globales : mais de la multiplication des calculs et ajustements opérés rationnellement par des consommateurs évaluant les perspectives d'avenir avec inquiétude (menaces croissantes de chômage) et préférant en conséquence adopter un comportement de prudence (épargne de précaution). Le phénomène global et inattendu de plus forte récession résulte alors de l'agrégation et du renforcement mutuel de leurs stratégies individuelles rendues en l'occurrence semblables par des motivations et des perceptions identiques de contraintes objectives.

DEUXIÈME PARTIE

LES INDIVIDUALISMES MÉTHODOLOGIQUES « CLASSIQUES »

A partir du tronc théorique commun dont on vient d'exposer les grands principes, le paradigme individualiste recouvre et « balaye » un champ épistémologique relativement étendu, allant par exemple d'une interprétation fort proche d'un atomisme doublé de références à des interactions externes entre des acteurs juxtaposés — à une autre à l'inverse fondée sur l'importance du tissu « conjonctif » reliant de manière interne les acteurs en une socialité intersubjective dense. Pour schématiser, à une extrémité il y a un individualisme méthodologique conçu selon le modèle de la *théorie des jeux* (von Neuman) : des individus exclusivement motivés par leur intérêt particulier et liés par des structures d'interdépendance s'affrontent dans des situations conflictuelles en calculant rationnellement les risques de stratégies destinées à maximiser leurs gains ; disposant d'une information limitée mais d'une marge de manœuvre, ils ont à choisir entre la coopération et la compétition mais leur satisfaction dépend des décisions des autres acteurs : la méthode individualiste revient alors à analyser et formaliser leur action réciproque et à en déduire une logique de l'action collective. A l'autre extrémité, on trouverait un individua-

lisme méthodologique proche du modèle *ethnométhodologique* (Garfinkel), également attentif aux microstructures de la vie sociale, impliquant des acteurs non manipulés par des déterminismes et produisant interactivement formes et normes sociales, mais donc porteurs d'une dynamique créatrice procédant d'une expérience existentielle intersubjective et d'une compréhension mutuelle des conduites.

Entre ces confins, l'individualisme méthodologique est donc susceptible de se décliner en interprétations fort variées divergeant parfois sur des points théoriques non négligeables. Correspondant aux thèses respectivement illustrées par Menger, Mises, Hayek, Weber et Popper, ces individualismes méthodologiques dont on va entreprendre l'examen plus précis se distinguent parfois seulement au niveau des procédés d'exposition singuliers des auteurs ou de leurs exemples privilégiés, voire par des nuances limitées sur certains thèmes (nature de la rationalité des acteurs, insistance sur le caractère non intentionnel des effets de composition). Mais sur d'autres problèmes, ce sont de véritables alternatives qui se font jour et alimentent des tensions intellectuelles fécondes au sein de l'individualisme méthodologique pluriel : ainsi en est-il de la prise en considération de la subjectivité des acteurs, du caractère intersubjectif de leurs relations, de leur degré d'autonomie par rapport au modelage social, de la nature des ensembles sociaux (seulement des modèles et des constructions abstraites, ou des quasi-totalités dotées une fois émergées d'une certaine consistance auto-organisée ?) — et enfin de la qualité exacte des « atomes » du social ainsi que du sens de la démarche méthodologiquement la plus pertinente pour rendre compte de l'ordre et des processus sociaux (réduction analytique ou recomposition synthétique ?).

Chapitre III

LA TRADITION « SUBJECTIVISTE » AUTRICHIENNE

Vers la fin du XIX^e siècle et tandis que dans les sciences économiques prévaut le paradigme néo-classique et atomistique de l'*homo æconomicus* isolé, passif et égoïstement calculateur, une autre interprétation individualiste de l'action humaine commence discrètement à poindre en Europe centrale. Tout en se développant aussi à partir de la conception marginaliste de la rationalité économique, ce courant « autrichien » envisage la logique des interdépendances sociales dans une perspective non plus mécaniquement et sommairement utilitariste mais axée sur le caractère entreprenant, tâtonnant et interagissant de l'activité d'un sujet individuel — élargie à l'ensemble des aspects de la vie en société. De la sorte s'accomplit une rupture épistémologique considérable qui marque le véritable acte de naissance de l'individualisme méthodologique « complexe ». L'initiateur de cette révolution théorique est l'économiste autrichien Carl Menger (1840-1921) qui en a exposé les principes fondateurs dans plusieurs ouvrages à ce jour d'ailleurs non encore traduits en français : *Grundsätze des Volkswirtschaftslehre* (1871) et surtout *Untersuchungen über die Methode des Socialwissenschaft* (1883), c'est-à-dire « recherches sur la méthode des sciences sociales ». Avec lui s'ouvre une tradition intellectuelle — le subjectivisme méthodologique — ensuite illustrée par Mises (sur un mode plus

formalisé) et plus encore Hayek dont l'extrême importance et l'originalité doctrinales méritent d'être abordées dans un chapitre distinct.

I. — Menger et le subjectivisme des processus non intentionnels

Carl Menger fonde toute sa démarche sur la distinction essentielle de deux types de phénomènes sociaux : ceux qui proviennent clairement de l'activité intentionnelle d'individus collectivement unis dans la volonté d'établir des institutions, et ceux qui sont le résultat *non voulu* d'efforts humains tendant à atteindre des buts ne servant que des intérêts individuels. Produits « mécaniques » de l'agrément conscient et du calcul rationnel des individus qui leur donnent une configuration délibérément issue d'une législation positive, les premiers ont une origine pragmatique si transparente et qui offre si peu de résistance à l'explication qu'ils n'appellent pas l'édification d'une science sociale particulière.

Il n'en va pas de même pour les seconds, dont l'identification représente à elle seule un remarquable apport de Menger retrouvant là la démarche individualiste qui avait conduit l'empirisme écossais à recourir à la métaphore de la « main invisible ». Prenant appui sur les exemples de l'émergence d'institutions aussi diverses que le langage, la religion, la loi, la monnaie, le marché et même l'Etat — qui ont en commun de n'avoir jamais été établies à la suite de calculs contractuels explicites, l'analyse de Menger rapporte la création puis le développement de ces structures sociales à l'activité intentionnelle d'individus produisant finalement et paradoxalement des « *résultats non attendus et non recherchés* ».

Le problème à résoudre étant limpide énoncé (« Comment se peut-il que les institutions qui servent le bien-être commun et sont fondamentalement indis-

pensables à son développement apparaissent sans être l'œuvre d'une volonté commune délibérément destinée à les établir ? »), l'essentiel pour les sciences sociales est de ne pas se laisser prendre au piège « mystique » et « collectiviste » (holiste) des analogies apparentes entre le caractère « unitaire » et « indivisible » des structures sociales globalement considérées et les organismes naturels, qui conduit trop souvent à les qualifier d'« organismes sociaux ». La réfutation des tendances organicistes encore si prégnantes à l'époque se fonde sur ce qui distingue radicalement les sciences sociales des sciences naturelles. L'objet réel et fondamental de l'analyse explicative propre aux premières est directement saisissable et connaissable : c'est l'individu humain, facteur initial exclusif de tout le processus complexe générateur des institutions et des « régularités » globales.

Les principes sur lesquels Menger fonde l'épistémologie en sciences sociales sont résolument atomistiques, empiristes et réductionnistes. Après avoir fait état de « l'orientation atomistique de la recherche en sciences sociales » qui « seule peut permettre une investigation directe des structures sociales », il expose successivement que « les individus humains et leurs efforts qui sont les éléments finaux de l'analyse sont de nature empiriques et ainsi les sciences sociales théoriques ont un immense avantage sur les sciences naturelles ». Conclusion : « Les phénomènes complexes, au moins dans leurs formes originelles, doivent clairement s'être développés à partir de facteurs individuels », « ils sont le résultat des efforts humains, des efforts d'êtres humains pensants, sentants et agissants » (*Recherches...*, chap. 1 et 2 du livre III).

Cette désignation des individus comme causes élémentaires de l'ordre social a pour fondement le caractère activement intentionnel de la nature humaine : ils agissent en vue de satisfaire leurs intérêts particuliers selon une logique que l'investigateur en sciences

sociales peut de son côté comprendre et reconstituer mentalement. Les efforts déployés à cette fin ont eux-mêmes une logique aboutissant à relier nécessairement les activités individuelles au sein de processus compositifs qui, sans que leurs auteurs en aient eu l'intention, créent des structures stables, complexes et utiles à tous.

Se référant continuellement à la force première des « intérêts individuels », Menger discerne d'abord à l'œuvre « l'individu simplement orienté par son propre intérêt » et « l'activité intentionnelle de l'individu humain ». Interviennent alors des échanges intéressés, qui vont étroitement relier les atomes individuels : les phénomènes sociaux « sont construits comme le résultat d'innombrables efforts individuels, comme le résultat des efforts d'agents liés ensemble par le commerce (...) l'explication des phénomènes complexes de l'économie humaine dans leur forme actuelle provient des efforts et des relations des agents économiques reliés entre eux par leurs échanges » (*ibid.*).

Ce « liant » initial favorise à son tour des processus interactifs échappant à la volonté des individus qui y concourent : « Les structures individuelles de la vie sociale se présentent sous forme d'un agrégat d'institutions. Chacune d'elles accomplit des fonctions envers le tout, le conditionne et l'influence, et en retour est conditionnée et influencée par lui. Nous rencontrons dans nombre de phénomènes sociaux l'apparence d'un conditionnement réciproque du tout et de ses fonctions normales et d'autre part de ses parties — et *vice versa*. Les sciences sociales ont la tâche de nous rendre conscients de ce conditionnement réciproque des phénomènes sociaux (...) L'orientation de la recherche en sciences sociales porte sur la compréhension du conditionnement réciproque des phénomènes sociaux, elle a pour base l'idée d'une causalité mutuelle des phénomènes sociaux les plus complexes » (*ibid.*).

Sur cette base peut être introduite l'idée maîtresse de non-intentionnalité de la production du social : « Les

phénomènes sociaux de forme organique se présentent à nous comme les résultats non voulus des efforts individuels des membres de la société, d'efforts à la poursuite des intérêts individuels. Ils sont le résultat non recherché de facteurs téléologiques individuels » et « le résultat non intentionnel des efforts humains tendant à atteindre des buts essentiellement individuels » (*ibid.*).

Le développement conjoint du marché et de la monnaie constitue l'exemple privilégié qu'invoque Menger à l'appui de cette théorisation de la production involontaire d'ordre social par des « atomes » individuels que leur *subjectivité* intéressée ouvre nécessairement à l'interaction complexe avec leurs semblables. Partant du fait qu'initialement, accepter des pièces de métal dont on n'a pas besoin pour satisfaire des besoins vitaux en échange de têtes de bétail ou de récoltes semble absurde au regard de l'intérêt personnel strictement considéré, il explique le développement de cette pratique paradoxale par l'expérience subjective des agents en relation face à l'inadéquation fréquente des biens offerts et des biens recherchés sur un marché limité. Les individus en question prennent une conscience croissante que leur intérêt personnel est d'échanger leurs biens sur un marché élargi et en acceptant un équivalent aisément maniable et transportable, durable et divisible, reconnu par tout le monde. Le mode global d'opération des échanges par l'intermédiaire de la monnaie est profitable pour tous, mais il est apparu sans accord général explicite, sans plan préalable, sans contrainte légale et sans souci de l'intérêt général. Ce processus spontané a résulté de la reconnaissance « expérimentale », simultanée et progressive par un grand nombre de membres d'une société qu'il est de leur avantage individuel et mutuel de pratiquer ce genre de relation marchande et symbolique — et que ceux qui y ont recours le plus sont précisément ceux qui obtiennent le mieux ce qu'ils recherchent. La synthèse de cette application pratique de la

théorie du fondement subjectif de la production non intentionnelle d'ordre social tient en ces propos de Menger : « Il est clair que nous ne pouvons parvenir à une vraie compréhension de l'origine de la monnaie qu'en apprenant à interpréter l'institution sociale en question comme le résultat non recherché et non planifié des efforts spécifiquement individuels des membres d'une société » (*ibid.*).

II. — Mises et la subjectivité logique de l'action

Tel qu'il s'est donc primitivement élaboré dans l'œuvre de C. Menger, le modèle subjectiviste du paradigme individualiste est aussi éloigné du solipsisme naïf que du holisme organiciste. Sans téléologie supérieure émanant d'un ordre naturel prédéterminé ou de la poursuite collectivement programmée de l'intérêt général, un ordre social complexe et efficace se construit grâce aux propriétés paradoxales d'« atomes » individuels ouverts que leurs préférences subjectives diversifiées poussent à agir en coopérant sans le vouloir expressément. Tout en agissant intentionnellement et en anticipant donc les objectifs qu'ils veulent individuellement atteindre, ils ne peuvent jamais prévoir les conséquences collectives de leurs actions coordonnées. Le subjectivisme de cette approche consiste donc à poser d'abord que les individus — seules données de base de l'analyse — sont subjectivement (intérieurement) mûs par des intentions singulières les amenant à agir, et ensuite qu'il est possible par l'observation de comprendre cette signification subjective donnée aux actions dont l'interdépendance produit finalement des effets non anticipés.

Une interprétation plus radicale et formalisée de cette approche subjectiviste a été proposée un demi-siècle après Menger par un autre économiste d'origine autrichienne, Ludwig von Mises (1881-1973), qui a

beaucoup contribué à la diffusion des thèses de l'école du même nom dans les sciences sociales anglo-saxonnes. Pensée dès le début des années 1930, cette version plus préoccupée de cohérence logique a été largement exposée dans l'*Action humaine* (1949), ouvrage dans lequel « le principe de l'individualisme méthodologique » se trouve l'une des premières fois aussi explicitement invoqué et défendu. Selon Mises, il se justifie intellectuellement en premier lieu par la dissipation de l'illusion holiste, mais sans que cela doive pour autant conduire à nier que les ensembles sociaux constituent le cadre nécessaire dans lequel se développent les actions humaines et par lequel elles sont influencées et rendues possibles. Simplement, la démarche individualiste représente la seule méthode apte à rendre compte de la manière dont apparaissent et évoluent les institutions collectives ? Tout, en effet, dans l'activité humaine se rapporte en première analyse à des actions individuelles — seules réelles et seules productrices de résultats effectifs.

« Tout d'abord — dit Mises — nous devons prendre acte du fait que toute action est accomplie par des individus. Une collectivité agit toujours par l'intermédiaire d'un ou plusieurs individus dont les actes sont rapportés à la collectivité comme à leur source secondaire (...) Car une collectivité n'a pas d'existence et de réalité autres que les actions des individus membres. La vie d'une collectivité est vécue dans les agissements des individus qui constituent son corps. Il n'existe pas de collectif social concevable qui ne soit opérant à travers les actions de quelque individu (...) Le fait qu'il y ait des nations, des Etats et des églises, qu'il existe une coopération dans la division du travail, ce fait ne devient discernable que dans les actions de certains individus. Personne n'a jamais perçu une nation sans percevoir ses membres (...) La société n'est rien d'autre que la combinaison d'individus pour l'effort en coopération. Elle n'existe nulle part ailleurs que dans l'ac-

tion d'individus humains. C'est s'abuser que de la chercher hors des actions d'individus. Parler d'existence autonome ou indépendante de la société, de sa vie, de son âme, de ses actions, c'est employer des métaphores qui peuvent aisément conduire à des erreurs grossières » (*L'action humaine*, p. 47-48 et 151-152).

Ces considérations d'inspiration empiristes (que Mises gomme peu à peu) et franchement anti-holistes valent également pour rendre compte du changement social : « L'évolution de la raison, du langage et de la coopération est le résultat d'un même processus (... qui) s'est produit dans des individus. Il a consisté en des changements dans le comportement d'individus. Il n'y a pas de substance dans laquelle il aurait pu survenir, autre que des individus. Il n'y a pas de substrat pour la société, autre que les actions d'individus » (*ibid.*, p. 47).

La dimension subjective de la démarche de Mises prend corps dès lors que cette action individuelle stratégiquement placée au centre de tout apparaît n'avoir de sens qu'en raison de la signification que les individus lui donnent ou de l'interprétation qu'ils donnent aux processus à l'œuvre dans la vie sociale et ses institutions. En conséquence et du point de vue de la méthodologie des sciences sociales, seul un travail mental d'identification du sens subjectif que les individus vivants et agissants confèrent à ce qu'ils font permet de comprendre — toujours par reconstruction intellectuelle — ce en quoi consiste exactement une structure sociale et son mode de fonctionnement.

« C'est — explique Mises — la signification que les individus agissants, et tous ceux qui sont touchés par leur action, attribuent à cette action, qui en détermine le caractère. C'est la signification qui fait que telle action est celle d'un individu, et telle autre action celle de l'Etat ou de la municipalité. Le bourreau, et non l'Etat, exécute un criminel. C'est le sens attaché à l'acte

par ceux qui y sont impliqués qui discerne dans l'action du bourreau l'action de l'Etat » (*ibid.*, p. 47).

Ainsi se dessine méthodologiquement le cheminement mental par lequel le subjectivisme mène à la compréhension pertinente des phénomènes collectifs : « Il est illusoire de croire qu'il est possible de visualiser des ensembles collectifs ; la connaissance qu'on peut en avoir vient de ce que l'on comprend le sens que les hommes agissants attachent à leurs actes (...) Cette signification est toujours dans l'esprit d'individus. Ce ne sont pas nos sens mais notre entendement — un processus mental — qui nous fait reconnaître des entités sociales (...) Ainsi la route pour connaître les ensembles collectifs passe par l'analyse des actions des individus » (*ibid.*, p. 47-48).

Comme c'était déjà le cas pour Menger, l'exemple privilégié ici invoqué pour illustrer la pertinence concrète de ces principes explicatifs est le *marché* — démythifié et déréifié de la même manière que la société en étant identifié au résultat de l'interférence d'un très grand nombre d'actions intentionnelles de producteurs-consommateurs individuels. Tout en s'abstenant de faire état d'un caractère non intentionnel, involontaire, de l'effet autorégulateur global obtenu, Mises insiste sur le fait que si la perception courante que les individus ont du marché revient à attribuer son fonctionnement à des « forces mécaniques » et des « automatismes » pouvant le faire ranger parmi les « organismes sociaux », c'est là une illusion d'optique mentale. Correctement analysés, les phénomènes complexes de marché consistent « seulement (en) des hommes qui tendent aux fins de leur choix, consciemment et délibérément » ; ces phénomènes « sont la résultante de la contribution active de chaque individu » qui ne comprend pas qu'il est partie prenante, active, de la production de ce qui lui paraît s'imposer à lui de l'extérieur.

Comme elle se présente par ailleurs sous la forme

d'une analyse purement logique reliant au sein d'une action donnée les fins sélectionnées et les moyens appropriés pour les atteindre, le subjectivisme aprioriste professé par Mises peut apparaître quelque peu éloigné de la subjectivité individuelle vivante. Mais en postulant que la connaissance que l'on peut avoir des valeurs, intentions et moyens dont disposent des individus permet de déduire la rationalité de conduites individuelles par définitions finalisées et d'en dériver les formes collectives prises par l'action humaine, il ne fait que vérifier la validité des propositions axiomatiques de l'individualisme méthodologique : « La société, c'est l'action concertée, la coopération. La société est issue du comportement conscient et intentionnel (...) La société est un produit de l'agir humain » (p. 151 et 155). Et ce, tout en dénonçant l'illusion (trop souvent et à tort imputée à la méthode individualiste) présupposant un individu antérieur à la société et qui ne serait pas déjà un « être social » : « Un collectif social vient à l'existence par la voie des actions des individus. Cela ne signifie pas que l'individu soit antécédent dans le temps. Cela signifie que ce sont des actions définies d'individus qui constituent le collectif » (*ibid.*, p. 48). En conséquence de quoi holisme et atomisme sommaire sont renvoyés dos à dos : « La controverse pour établir la priorité logique du tout ou de ses membres est vaine. Logiquement, les notions de tout et parties sont corrélatives » (*ibid.*, p. 46).

Chapitre IV

HAYEK

ET L'ORDRE SOCIAL SPONTANÉ

Héritier intellectuel de Menger, Friedrich Hayek (1899-1992) est l'auteur de toute une réflexion épistémologique qui, à partir de 1940, approfondit et enrichit considérablement en la complexifiant la théorie « non intentionnaliste » de la production d'ordre social par l'action individuelle. Ayant été l'un des tout premiers à qualifier cette méthode d'« individualiste », il l'assoit sur une critique implacable du holisme (alors à nouveau idéologiquement dominant en Europe en raison de ses liens avec le marxisme), qu'il range au nombre des dangereuses illusions propagées par les tentations scientistes.

Dans *Scientisme et sciences sociales* (1941-1944)¹, l'ouvrage clé qu'il a consacré aux problèmes posés par l'explication des phénomènes sociaux, il dénie aux « pseudo-entités » (la société, le capitalisme, une classe, une nation...) dont l'existence est alléguée par le « totalisme social » le statut d'« objet nettement déterminé » se présentant sous forme d'« unité naturelle ». Il n'y voit en effet que des « généralisations et abstractions populaires » ou des « modèles construits par le sens commun » pour rendre compte sans le

1. En fait paru en 1952, cet ouvrage reproduit des textes déjà publiés en 1941-1944 dans *Economica*.

moindre souci de rigueur des « relations structurelles » perçues entre des éléments de la vie sociale. Par suite, la tâche fondamentale des sciences sociales est moins de chercher à réduire à leurs composantes élémentaires des entités collectives dont le caractère fictif relève pour elles de l'évidence que d'édifier une méthodologie permettant de construire des modèles pertinents susceptibles de rendre intelligible et cohérente la production d'ordre et de régularités à partir des conduites individuelles.

I. — Du subjectivisme à l'intersubjectivité

Pour Hayek, les données empiriques initiales qui se proposent à l'observation — non pour être expliquées mais pour permettre l'explication des phénomènes sociaux — sont moins les individus eux-mêmes (qui, par nature, ne relèvent pas du champ de l'investigation sociologique) que leurs actions et la conscience qu'ils ont des raisons les conduisant à agir.

Dès les premiers chapitres de *Scientisme et sciences sociales*, il indique que « nous devons partir de ce que les hommes pensent et veulent faire ; partir du fait que les individus qui composent la société sont guidés dans leurs actions par une classification des choses et des événements établie selon un système de sensations et de conceptualisations qui a une structure commune (...) Les relations entre les hommes et toutes les institutions sociales ne peuvent se comprendre que par ce que les hommes pensent à leur sujet. La société, telle que nous la connaissons, est pour ainsi dire construite sur des conceptions et des idées que les gens possèdent et les phénomènes sociaux ne peuvent être reconnus par nous et n'avoir pour nous de signification qu'autant qu'ils se reflètent dans l'esprit des hommes.

La structure des esprits humains, le principe commun d'après lequel ils classent les événements extérieurs, nous fournissent la connaissance des événe-

ments récurrents qui constituent les diverses structures sociales et les seuls termes avec lesquels nous pouvons les décrire et les expliquer. Conceptions ou idées ne peuvent évidemment exister que dans les esprits individuels (...); ce n'est pas cependant l'ensemble des esprits individuels dans toute leur complexité mais ce sont les conceptions individuelles, les opinions que les gens se sont formées d'eux-mêmes et des choses, qui constituent les vrais éléments de la structure sociale » (*Scientisme...* (p. 44, 45 et 46).

L'incontournable point de départ de l'explication en sciences sociales réside donc avant tout pour Hayek dans les contenus de conscience individuels et les « conceptions subjectives déterminant les actions individuelles » : voilà qui donne tout son sens au *subjectivisme* présenté à de maintes reprises comme inhérent à la méthode individualiste et surtout comme ce qui en fait l'incomparable valeur épistémologique.

Les institutions humaines consistant exclusivement en l'action des individus qui les composent en obéissant à certaines règles, toute tentative d'explication concernant leur mode d'organisation doit d'abord reposer sur ce qui fait subjectivement agir leurs membres : leurs représentations mentales (opinions, croyances, projets...) qui, en engendrant des intentions et des anticipations, les poussent à choisir des moyens en vue d'atteindre les fins correspondantes. Ayant par nature une *signification* pour les individus qu'ils concernent, ces contenus subjectifs de conscience et les préférences (quelle qu'en soit l'origine : problème psychologique qui selon Hayek n'entre pas dans le champ de compétence des sciences sociales) en lesquels ils se manifestent constituent les véritables et seules causes déterminantes — intérieures, donc — des actions individuelles. Elles peuvent être interprétées et rendues intelligibles par des observateurs qui, en tant qu'êtres humains, sont pourvus de dispositions subjectives semblables à celles des acteurs dont ils cherchent à

interpréter le comportement. Ce subjectivisme ne prend cependant sa pleine pertinence méthodologique que si on ne le dissocie pas de la logique intersubjective qui le sous-tend. En effet, concrètement envisagés dans leurs différences, en intégrant donc leurs préférences singulières et les informations limitées mais distinctes de plus dont ils disposent, les individus ni homogènes, ni interchangeables ni isolés entrent nécessairement en relations internes et externes les uns avec les autres. Car ils agissent la plupart du temps en direction d'autres individus dont ils s'efforcent de comprendre et d'anticiper le comportement en vue d'obtenir d'eux certaines « réponses » — soit de leur propre initiative privée, soit en s'adaptant aux contraintes fonctionnelles des structures institutionnelles où s'inscrivent leurs actions.

Si une structure sociale donnée demeure stable, expose Hayek, c'est en particulier parce que les individus « se succèdent au sein de relations particulières, dans des attitudes particulières qu'ils prennent à l'égard d'autres personnes, et parce qu'ils sont l'objet d'opinions particulières professées par d'autres personnes à leur égard. Les individus sont simplement les "foyers" d'un réseau de relations ; ce sont les diverses attitudes des individus les uns envers les autres... qui forment les éléments récurrents, reconnaissables et familiers de la structure » (*ibid.*, p. 46).

II. — La modélisation « compositive » des effets non intentionnels

Il est donc impossible qu'en raison des propriétés « ouvertes » inhérentes à l'être humain les conduites individuelles subjectivement orientées soient isolées les unes des autres : elles interfèrent au contraire nécessairement et spontanément. Ce sont leurs interactions complexes qui produisent l'ordre social et les régularités observés. Ceux-ci se nourrissent des processus

d'ajustements réciproques permanents rendant compatibles les intentions et anticipations individuelles — et s'auto-organisent à partir d'eux. Ces processus interindividuels entretiennent et soutiennent des constantes structurelles qui, en retour, les canalisent. Celles-ci n'ont pu émerger qu'au travers d'innombrables confrontations et coordinations de stratégies tâtonnantes, d'essais et d'erreurs corrigés à mesure que sur la longue durée, l'expérience humaine en a pragmatiquement constaté l'efficacité à court terme.

Hayek tient avant tout en effet à mettre en évidence le fait que l'émergence de ces « agrégats » d'actions, stables et fonctionnellement utiles aux individus n'a jamais été *ni voulue ni prévue*. Elle est le résultat ni prémédité ni organisé en tant que tel de leurs activités interdépendantes décidées en vue d'autres fins. Reprenant et développant la thèse de Menger sur ce sujet jusqu'à en faire le théorème central de sa version de l'individualisme méthodologique, il rappelle sans cesse que les phénomènes sociaux proviennent et *ne* proviennent *que* des actions des individus — mais non de leurs *desseins* et décisions délibérées. Les conduites intentionnelles à l'échelle individuelle génèrent *non intentionnellement* des configurations collectives appropriées à la satisfaction de leurs besoins individuels.

Autrement dit, « les actions individuelles indépendantes produisent un ordre qui n'entre pas dans les intentions des individus » (*Scientisme*, p. 58) ; ce principe cardinal est à nouveau énoncé dans *Droit, législation et liberté* : « Il existe des structures ordonnées qui sont le résultat de l'action d'hommes nombreux mais ne sont pas le résultat d'un dessein humain » (I, p. 43).

Cette déroutante et capitale spécificité de l'action humaine justifie très précisément l'entreprise des sciences sociales : « Les problèmes qu'elles essaient de résoudre se présentent seulement dans la mesure où l'action consciente de nombreux individus produit des résultats inattendus, où des régularités sont observées

qui ne sont pas le résultat d'un dessein personnel (...) C'est seulement dans la mesure où un ordre apparaît comme le résultat de l'action individuelle, mais sans avoir été voulu par l'individu, que se pose un problème appelant une explication théorique » (*Scientisme*, p. 56).

Si la méthode individualiste prônée et affinée par Hayek tire sa légitimité du fait qu'elle seule prend originellement en compte la réalité individuelle du social, c'est-à-dire la nature subjective de l'être humain, elle se révèle ensuite également seule en mesure de rendre compte objectivement du mode *a priori* problématique sur lequel s'effectue le passage de l'interindividuel à l'ordre social global. Elle ne peut satisfaire à cette tâche qu'en opérant de manière fondamentalement différente de celle des sciences naturelles qui, elles, procèdent de manière analytique et appréhendent leurs objets de l'extérieur (cette attitude à l'égard de la procédure analytique révèle d'intéressantes divergences d'appréciation par rapport aux thèses de Menger et de Popper). Sauf à sombrer dans le scientisme, l'individualisme des sciences sociales doit au contraire conduire à adopter une démarche « synthétique », « compositive » prenant appui sur la connaissance interne de la signification intentionnelle subjective des actions individuelles (dont elle n'a pas à expliquer l'origine : c'est aussi selon Hayek à la psychologie de s'en préoccuper) telle qu'elle transparaît en particulier dans le discours. Les sciences sociales individualistes doivent donc construire des *modèles* rendant théoriquement intelligibles les processus interactifs par lesquels, en étant orientées par des règles (traditions, droit, contrats...) de conduite empiriquement apparues, les activités humaines courantes composent pour ainsi dire automatiquement des structures ordonnées globales échappant à la maîtrise de leurs auteurs individuels.

Nous pouvons, expose Hayek, « reconstruire (les) divers modèles de relations sociales » en « suivant sys-

tématiquement et patiemment les conséquences des opinions de beaucoup de personnes » : ainsi « pourrions-nous comprendre — et souvent même apprendre seulement à voir — les résultats inattendus, souvent incompréhensibles, des actions indépendantes et pourtant liées des hommes en société » (*ibid.*, p. 47). Dans cette opération de modélisation, « ce sont les conceptions et les opinions des individus qui nous sont directement connues et forment les éléments à partir desquels nous devons construire... les phénomènes plus complexes (...) les attitudes individuelles sont des éléments familiers et nous essayons par leur combinaison de reproduire des phénomènes complexes, les résultats des actions individuelles, qui nous sont beaucoup moins connus ; cette démarche conduit souvent à découvrir dans des phénomènes complexes des principes de cohérence structurelle qui n'avaient pas été, et sans doute ne pouvaient être, établis par l'observation directe » (*ibid.*, p. 53).

Dans les sciences sociales, donc, « nous construisons la structure des relations possibles entre les individus », c'est-à-dire « différents modèles de relations sociales », (p. 55) ; « ainsi les sciences sociales ne traitent-elles pas d'ensembles "donnés" mais ont pour tâche de constituer ces ensembles en construisant des modèles à partir d'éléments connus. Ces modèles reproduisent la structure des relations existant entre certains des nombreux phénomènes que nous observons toujours simultanément dans la vie réelle » (*ibid.*, p. 86).

III. — Ordre spontané et autonomie du macrosocial

Dans *Droit, législation et liberté* (1973-1979), Hayek range désormais sous la catégorie d' « ordres spontanés » les ensembles sociaux établis à partir des relations entre esprits individuels. D'abord forgée par A. Comte qui parlait de l' « ordre spontané des sociétés

humaines » (*Système de politique positive*, IV, I), la notion d'« ordre spontané » (où spontané ne veut pas dire « qui surgit instantanément ou *ex nihilo* » mais « qui ne provient pas d'une volonté rationnelle planificatrice ») avait antérieurement et intensément été utilisée par Michel Polyani dans la *Logique de la liberté* (1951). Elle signifiait que l'ordre des systèmes sociaux non asservis ne provient pas de l'intervention d'une autorité coordinatrice centrale mais de l'autocoordination des initiatives individuelles. L'autorégulation globale du système résulte de la dynamique permanente d'ajustements mutuels par lesquels, en respectant des règles générales, les individus intègrent dans leurs actions le résultat de celles des autres et adaptent leurs comportements en conséquence pour mieux atteindre leurs propres fins sans y être conditionnés ni contraints.

Hayek voit dans ce même contenu auto-organisateur le meilleur moyen de faire comprendre ce qu'il avait déjà exprimé dans *Scientisme et sciences sociales* : « C'est seulement par la méthode individualiste ou synthétique que nous pouvons donner un sens précis aux phrases les plus utilisées à propos des processus sociaux et des formations sociales qui sont en sens "plus" que la "simple somme" de leurs parties. C'est seulement ainsi que nous pouvons comprendre comment émergent des structures de relations interpersonnelles, qui permettent aux efforts conjugués des individus de produire des résultats désirables que personne n'aurait pu projeter ou prévoir » (p. 137).

Ainsi enracinés dans une perspective qui les rend irréductibles aux éléments microsociaux qui originellement les composent en s'adaptant à des circonstances aléatoires et changeantes, les ordres macrosociaux spontanés sont conçus par Hayek comme auto-organisés sinon autoperpétués. En les dotant d'une relative autonomie par rapport à leurs composantes individuelles, la synergie autogénératrice issue de celles-ci donne au paradigme individualiste une dimension si hautement

complexe qu'elle correspond à un nouveau saut épistémologique. Pensé comme toujours membre d'un ordre social préalable dont dépend son existence, l'élément individuel en vient à ne plus jouer qu'un rôle fonctionnel second au regard des « forces spontanées » productrices d'ordre. Cette inflexion ne peut se comprendre qu'en tenant compte des caractéristiques précises qu'Hayek affecte aux ordres spontanés. Se constituant de préférence dans les « sociétés libres », ils prennent leur sens par opposition à d'autres ordres sociaux, « organisés », intentionnellement et rationnellement préfabriqués pour être imposés. D'autre part, ces ordres stables ne s'établissent que si tout en agissant indépendamment les uns des autres, leurs membres individuels respectent des règles générales abstraites — résultant elles-mêmes de « processus de sélection » spontanément produits par l'évolution culturelle et le mûrissement du temps.

Dans *Droit, législation et liberté*, Hayek précise que « les ordres spontanés... consisteront souvent en relations abstraites entre des éléments qui sont eux aussi définis seulement par des propriétés abstraites ; et pour cette raison ils ne seront pas susceptibles d'être perçus intuitivement, ni reconnaissables autrement que sur la base d'une théorie qui rende compte de leurs caractères (...) La permanence d'un tel ordre suppose seulement qu'une certaine structure de relations persiste, et que des éléments d'une certaine espèce (mais variables en nombre) continuent à être entre eux dans une certaine relation.

« Extrêmement importante cependant est la relation d'un ordre spontané au concept d'intention. Etant donné qu'un tel ordre n'a pas été créé par un agent extérieur, l'ordre en tant que tel ne peut non plus avoir une intention (...) Mais... l'on peut très bien dire que l'ordre repose sur l'action "orientée" de ses éléments, si cette "orientation" ne signifie rien de plus que le fait que les actions des éléments concourent à garantir le maintien ou la restauration de cet ordre (...) Il n'y a

orientation que parce que les éléments ont acquis des régularités de comportement qui aboutissent au maintien de l'ordre en question » (I, p. 45 et 46).

Une fois encore et conformément à une véritable tradition « autrichienne », le marché constitue l'exemple de prédilection invoqué par Hayek pour illustrer de cette méthodologie individualiste de l'ordre spontané. Se confondant en effet pratiquement avec l'ordre hautement complexe et étendu propre à la « grande société » ou société ouverte spécifique à la modernité, il y est l'expression la plus achevée des effets macrosociaux générés par des processus non intentionnellement dirigés à cette fin et des procédures formelles de coordination ni concertées ni imposées guidant une multitude d'agents individuels poursuivant des objectifs indépendants et variés. Ce jeu « catallactique » de l'échange et de la circulation de l'information permet à des individus mûs par leur intérêt particulier de contribuer sans le vouloir ni le savoir à la satisfaction des intérêts d'autres individus qui leur sont inconnus et indifférents. Ainsi participent-ils tous à l'édification et au maintien d'un lien social global, diffus et abstrait, dont ils dépendent en retour.

Inauguré dans une certaine proximité avec la conception herméneutique de l'intersubjectivité de la phénoménologie allemande, l'itinéraire épistémologique suivi par Hayek l'a conduit à prendre quelque distance de son subjectivisme initial pour se rapprocher de la théorie des systèmes auto-organisés. D'emblée traversé par le social et aussi peu rationaliste que possible, l'individu hayékien peut sembler en fin de compte moins jouer son propre jeu qu'involontairement celui de cet « automate invisible » qu'est l'ordre social spontané dont il dépend autant qu'il le produit. A certains égards, cet individualisme méthodologique porteur d'une logique d'extrême concaténation peut apparaître inclure quelques traits d'un holisme méthodologique de composition.

Chapitre V

MAX WEBER ET LA COMPRÉHENSION DE L'ACTEUR

Il faut remonter assez en-deçà de la grande période hayékienne pour examiner l'apport bien sûr de premier ordre de Max Weber (1864-1920) à l'édification théorique de l'individualisme méthodologique puisque les principaux ouvrages dans lesquels il expose ses thèses à ce sujet ont été publiés en 1913 (*Essai sur quelques catégories de la sociologie compréhensive*) puis 1922 (*Economie et société*). Mais ce retour chronologique en arrière s'impose sans incohérence du fait que malgré une grande parenté d'inspiration subjectiviste avec la tradition « autrichienne » (pour lui aussi, il est possible et nécessaire de fonder les sciences sociales sur la compréhension de la signification intentionnelle des actions individuelles), Weber n'y appartient pas du point de vue « généalogique » et géographique. Il s'en distingue même épistémologiquement sur plusieurs points importants : moindre insistance sur le caractère non attendu et non intentionnel des régularités sociales produites par l'activité humaine ; revendication explicite d'une démarche réductrice et d'une représentation quelque peu « atomistique » d'un individu dont la rationalité est une dimension notable ; extension plus marquée du champ de validité de la méthode individualiste au-delà de l'activité économique (le projet weberien s'avoue résolument sociologique et s'écarte au possible de tout économisme utilitariste).

Partant lui aussi d'une réfutation de la réification holiste malencontreusement favorisée par la logique substantialiste du langage (« Il n'y a pas de personnalité collective exerçant d'activité », écrit-il dans les premières pages d'*Economie et société*), Weber est le premier auteur en date à qualifier lui-même sa méthode d'individualiste : « Si je suis finalement devenu sociologue, c'est essentiellement afin de mettre un point final à ces exercices à base de concepts collectifs dont le spectre rode toujours. En d'autres termes : la sociologie, elle aussi, ne peut procéder que par des actions d'un, de quelques, ou de nombreux individus séparés. C'est pourquoi elle se doit d'adopter des méthodes strictement individualistes » (*Lettre à R. Liefmann*, mars 1920).

Cela étant, il prend bien soin d'opérer une distinction méthodologique d'importance : « Il faut proscrire le malentendu monstrueux suivant lequel la méthode individualisante signifierait la même chose qu'une évaluation individualiste » (*Economie et société*, p. 16).

I. — La réduction à l'action rationnelle individuelle

Pour Weber, l'unité sociologique de base ne peut consister en première approximation qu'en des « personnes singulières », des « individus particuliers » et même « isolés » ou « séparés » — en conséquence posés en « atomes » des sciences sociales. La tâche de celles-ci revient donc d'abord à entreprendre intellectuellement la *réduction* des phénomènes collectifs paraissant dotés d'une réalité autonome au simple déroulement d'activités humaines nécessairement individuelles. Mais cette caractérisation quasi-atomistique de l'individuel ne doit pas tromper : elle a moins une portée ontologique que méthodologique : un « atome » méthodologiquement défini comme ultime donnée interprétable et explicable n'a que peu à voir avec une unité totalement isolée et close tenue pour constitutive de la réalité même. La réfé-

rence atomistique se justifie cependant en l'occurrence par le fait que l'interprétation sociologique doit disposer de données significatives qui ne peuvent être que des activités et donc se situer au niveau des comportements individuels. Elle ne préjuge pas de la possibilité d'une prise en compte ultérieure des structures collectives et institutionnelles en tant qu'objets non choséifiés. L'individu isolé et singulier reçoit le statut d'atome sociologique parce qu'il est seul à pouvoir se manifester comme acteur dont la conduite possède une signification compréhensible.

Cette approche atomistique purement pragmatique et fort relativisée est justifiée comme suit : « Le "comprendre"... est la raison pour laquelle la sociologie compréhensive considère l'individu isolé et son activité comme l'unité de base, je dirai son "atome" si l'on me permet d'utiliser en passant cette comparaison imprudente (...) L'individu forme la limite supérieure de cette manière de voir, car il est l'unique porteur d'un comportement significatif » (*La sociologie compréhensive*, p. 318). D'où l'invitation explicite à une démarche d'abord réductionniste : « Des concepts comme ceux d' "Etat", d' "association", de "féodalité" ou autres semblables désignent, d'une manière générale, du point de vue de la sociologie, des catégories représentant des formes déterminées de la coopération humaine ; sa tâche consiste à les réduire à une activité compréhensible, ce qui veut dire sans exception aucune, à l'activité des individus isolés qui y participent » (*ibid.*, p. 319).

D'une manière plus précise, l'individu weberien ne prend pas sa consistance méthodologique du fait qu'il serait en soi la seule réalité empiriquement perçue mais parce qu'il est fondamentalement un acteur, c'est-à-dire un être qui agit en vue de certaines fins et selon des rôles. La sociologie a sans doute pour objets les régularités et enchaînements compréhensibles de l'activité sociale : mais celle-ci se rapporte aux actions individuelles particulières qui en sont la cause et doivent être différenciées

et des simples dispositions intérieures et des comportements (en tant qu'automatismes) dans la mesure où elles sont relatives à des fins subjectivement visées et en cela compréhensibles. La sociologie, précise Weber, est ainsi une « science qui se propose de comprendre par interprétation l'activité sociale et d'en expliquer causalement son déroulement et ses effets » (*Economie et société*, p. 4).

L'action individuelle s'exprimant dans des conduites *rationnelles*, cette rationalité appelle des distinctions qui soulignent son statut de catégorie sociologique centrale et permettent de dissiper des malentendus laissant croire que pour Weber, les individus seraient par nature doués d'une raison universellement critique, normative et souveraine. Il différencie donc la « rationalité par finalité » (ou « conduites rationnelles par finalité ») de la « rationalité par justesse » (ou par « valeur »). Le premier de ces « types idéaux » (c'est-à-dire des constructions mentales schématisant la représentation du réel) désigne les conduites essentiellement instrumentales dans lesquelles l'individu procède à une évaluation pragmatique efficace des circonstances qui se présentent et calcule, sélectionne les moyens qui lui paraissent les plus adéquats à l'obtention d'une fin quelle qu'elle soit et quel que soit son mode de formation. Alors que le second renvoie à des actions avant tout soucieuses de respecter ou d'incarner des valeurs dont la justesse est jugée absolue, sans se préoccuper outre mesure des conséquences d'un tel engagement. Ces deux types de rationalité ont pour l'interprétation sociologique l'intérêt de mettre en évidence la relation formelle existant entre le sens subjectivement donné par l'individu à son orientation et son « agir » effectif — qui rend celui-ci « compréhensible » puisque interprétable rationnellement.

Toute connotation atomistique négative se trouve exclue de ce sens revêtu par l'action individuelle car si Weber la réduit bien d'abord au fait de l'individu isolé, il l'inclut simultanément dans une perspective nécessai-

rement *intersubjective*. En l'occurrence, l'acteur individuel interagit constamment avec d'autres individus bien plus qu'il n'agit de manière radicalement indépendante d'eux : il s'autodétermine par rapport à eux, interprétant et anticipant leurs actions pour décider des siennes. Le point focal de la méthodologie individualiste weberienne se situe donc effectivement dans les interactions individuelles et les activités dans lesquelles les individus se règlent les uns sur les autres.

« L'activité spécifiquement importante pour la sociologie — précise Weber — consiste en particulier dans un comportement qui

1 / suivant le sens subjectif visé par l'agent est relatif au comportement d'autrui, qui

2 / se trouve coconditionné au cours de son développement par cette relation significative et qui

3 / est explicable de manière compréhensible à partir de ce sens visé (subjectivement)... » (*La sociologie compréhensive*, p. 305).

L'importance primordiale du caractère inhérent à l'action individuelle de cette référence aux autres acteurs est à nouveau soulignée dans *Economie et société* : « Nous entendons... par activité "sociale" l'activité qui, d'après son sens visé par l'agent ou les agents, se rapporte au comportement d'autrui, par rapport auquel s'oriente son déroulement » (p. 4).

II. — L'interprétation par compréhension de l'intentionnalité significative

La qualification de l'individu en acteur dépend donc foncièrement de la subjectivité sous-tendant son action, ce qui renvoie à son *intentionnalité*. Un individu ne fait ce qu'il fait qu'en fonction de la *signification* que cela représente par rapport à ses intérêts et/ou ses valeurs : il ne se contente pas de réagir mécaniquement à des causes extérieures. Ce sens visé consciemment (mais parfois aussi inconsciemment) par l'acteur

se traduit subjectivement en lui par des attentes, des anticipations, des « *expectations* » qui guident et déterminent rationnellement son activité. Ce sont donc la dynamique agissante intérieurement imprimée à l'individu par ces « *expectations* » et cette intentionnalité en acte que les sciences sociales individualistes doivent chercher à reconstruire rationnellement pour disposer d'une interprétation pertinente du « pourquoi » de l'activité sociale. Ainsi peuvent-elles comprendre également le « comment » de la composition des interactions en effets sociaux globaux et en institutions telles que le langage, le droit, la monnaie ou — toujours lui — le marché.

Le principe méthodologique qui permet de rendre « compréhensibles » les actions individuelles se fonde sur le fait qu'étant lui-même un sujet rationnel, l'observateur peut accéder au sens subjectivement visé par les acteurs — et donc reconstruire mentalement l'intelligibilité interne et la logique de leurs actions : les *comprendre*. Cette aptitude distingue radicalement les sciences sociales des sciences de la nature contraintes de s'en tenir aux corrélations et enchaînements extérieurs de leurs objets. Le sociologue ne peut cependant rendre compte des actions individuelles d'autrui qu'en se plaçant du point de vue de leurs auteurs et en prenant donc soin de ne pas arbitrairement projeter sa propre subjectivité sur eux et en cherchant à disposer de toutes les informations possibles sur leur position sociale. En ce sens, la méthode compréhensive présente elle-même une dimension intersubjective qui n'est pas sans rapport intellectuel avec la tradition philosophique germanique inaugurée par Dilthey puis développée par Husserl (dont Weber n'adopte cependant pas vraiment l'approche herméneutique) et Jaspers.

L'activité de compréhension, c'est-à-dire la saisie du sens d'une action par son interprétation, représente pour Weber la procédure capitale de la méthodologie individualiste de la sociologie : « Dans le cas des

“structures sociales” (à l’opposé des “organismes”), nous sommes en mesure d’apporter par-delà la constatation de relations et de règles (les lois fonctionnelles) quelque chose de plus qui reste éternellement inaccessible à toute “science de la nature” (au sens où elle établit les règles causales de processus et de structures et “explique” à partir de là les phénomènes singuliers) : il s’agit de la compréhension du comportement des individus singuliers qui y participent » (*Economie et société*, p. 13-14).

Cet ancrage de l’individualisme méthodologique weberien dans une « compréhensibilité » renvoyant à la fois à des propriétés « significatives » des actions individuelles et à des capacités « interprétatives » du sociologue exige d’indispensables clarifications concernant les rapports entre sociologie et psychologie d’une part, compréhension et explication de l’autre.

Rendre compte de l’activité sociale par une méthode interprétative centrée sur la compréhension des raisons subjectives engendrant les actions individuelles, cela expose en effet à voir cette méthode accusée de rendre la sociologie dépendante de présupposés psychologiques ou même de réduire la sociologie au psychologisme. De fait hostile à toute confusion entre les deux disciplines, Weber s’applique à bien marquer les différences : prendre d’abord en considération la dimension interne des conduites humaines ne revient en aucune façon à vouloir analyser des « constellations psychiques » ou le mode de formation des motivations ou préférences subjectives. Car la méthode compréhensive ne s’intéresse qu’à la relation significative entre des représentations mentales dont elle prend acte sans plus, et les actions qu’elles induisent et sous-tendent en leur donnant un sens : donc à la logique de ce rapport. On peut ainsi parvenir à comprendre comment, étant donné la conception de l’honneur particulière à son état, un commandant de navire en vient à préférer couler avec celui-ci en cas de naufrage plutôt que se sauver

— ou comment, compte tenu de leur éthique, des fidèles du protestantisme sont amenés à travailler sans relâche et à vivre sans jouir du fruit de cette activité.

Weber a procédé à une mise au point des plus claires à ce sujet : « La sociologie compréhensive n'est pas une branche de la "psychologie". L'espèce la plus immédiatement "compréhensible" de la structure significative d'une activité reste celle qui s'oriente subjectivement et de façon strictement rationnelle d'après des moyens qui passent (subjectivement) pour être univoquement adéquats à la réalisation de fins conçues (subjectivement) de façon univoque et claires (...) Expliquer une activité de ce genre ne saurait jamais signifier qu'on la fait dériver de "conditions psychiques", mais qu'au contraire on la fait découler des expectations, et exclusivement des expectations qu'on a nourries subjectivement à propos du comportement des objets (rationalité subjective par finalité) et qu'on était en droit de nourrir sur la base d'expériences valables (rationalité objective de justesse) » (*La sociologie compréhensive*, p. 308).

Le risque de dérive de l'interprétation compréhensive vers un subjectivisme (au sens péjoratif) et des suppositions arbitraires peut, quant à lui, être évité par la conscience que les résultats obtenus par cette démarche ont toujours un « caractère essentiellement hypothétique et fragmentaire » qui impose de les vérifier et les compléter par le recours à une explication causale. Pour Weber, comprendre et expliquer ne s'opposent pas de manière manichéenne de sorte que l'un doive chasser et exclure l'autre. Le projet de la sociologie est bien de parvenir à expliquer causalement le déroulement et les effets de l'activité sociale mais en adaptant sa méthodologie aux spécificités subjectives de son objet premier qui est l'individu humain — d'où l'effort de compréhension ; mais celui-ci n'est qu'une phase nécessaire et partielle bien que privilégiée du processus complet d'explication de l'activité sociale,

qui inclut donc une validation de type causal des hypothèses compréhensives.

A plusieurs reprises Weber insiste sur cette nécessité ; dans la *Sociologie compréhensive*, il déclare que « La "compréhension" d'une relation demande toujours à être contrôlée, autant que possible, par les autres méthodes ordinaires de l'imputation causale avant qu'une interprétation, si évidente soit-elle, ne devienne une "explication compréhensible" » (p. 303). Et dans *Economie et société*, il revient sur ce point en disant que « Toute interprétation tend, certes, à l'évidence. Mais une interprétation significative, si évidente soit-elle, ne peut pas encore comme telle et en vertu de ce caractère d'évidence prétendre être une interprétation valable du point de vue causal. Elle n'est jamais en elle-même qu'une hypothèse causale particulièrement évidente » (p. 8-9).

A côté d'institutions telles que le langage ou le marché, l'usage de la monnaie représente aussi pour Weber l'un des meilleurs exemples de la validité de l'approche individualiste compréhensive des régularités sociales. Sans qu'intervienne aucune réglementation à l'origine, tout se passe comme s'il y en avait eu une lorsque s'est développée la pratique de l'échange monétaire tant la dynamique intersubjective de ce cas d'activité « en entente » est forte. En acceptant de la monnaie, l'individu escompte et s'attend à ce que les autres en fassent autant — ce qui implique donc « une relation significative à l'activité future et indéterminable d'individus actuels et potentiels »... L'interprétation de ce type d'action individuelle consiste à comprendre que chacun intégrant l'intérêt des autres afin de satisfaire les siens, la répétition en masse de ces expectations et échanges permet au processus global de sembler s'auto-entretenir. Inaugurée dans l'interprétation des intentionnalités subjectives singulières, la méthode compréhensive s'achève dans l'explication du mode de composition des phénomènes macrosociaux.

Chapitre VI

KARL POPPER ET LA RÉDUCTION ANALYTIQUE A L'INDIVIDUEL

Probablement plus connu pour les innovations capitales dont il a fait bénéficier l'épistémologie des sciences de la nature (la mise en rapport du projet de connaissance objective et de la « falsifiabilité » des énoncés scientifiques) plutôt que celles des sciences sociales, Karl Popper (né en 1902) ne s'en est pas moins vivement intéressé en 1940-1950 aux problèmes méthodologiques posés par celles-ci — en se refusant à les opposer aux premières. Sa contribution à l'élaboration d'une méthode cependant propre à l'explication des phénomènes sociaux se situe dans le droit fil d'un individualisme méthodologique expressément invoqué (avec Hayek, il est le premier auteur à user de cette expression) dans *Misère de l'Historicisme* (1944), mais aussi *La société ouverte et ses ennemis* (1945)¹.

D'après Popper, le recours à la méthodologie individualiste peut seul permettre d'échapper au danger intellectuel majeur qui menace et pervertit profondément l'exigence de connaissance objective concernant

1. Ce que le lecteur non anglophone ne peut qu'ignorer puisque dans la traduction française qui en est parue aux Editions du Seuil en 1979, les passages se rapportant aux prises de positions en faveur de l'individualisme méthodologique (chap. 4 du livre I) ont été purement, simplement et étrangement supprimés.

la société : l'historicisme — à savoir la tendance principalement issue du marxisme à concevoir l'Histoire humaine comme soumise à des lois de développement déterministes de type holiste. Il la conçoit sur un mode radicalisé parfois fort différent de l'interprétation de son ami Hayek (comme lui autrichien de naissance, il ne relève pas pour autant de la tradition subjectiviste autrichienne). Tout en défendant aussi la thèse du caractère non intentionnel des effets macrosociaux produits par les actions individuelles intentionnelles, Popper en propose en effet une version méthodologiquement réductionniste et analytique où les références à la subjectivité n'ont guère cours.

I. — La réduction analytique du collectif

Dans la mesure où elle constitue l'objet principal de *Misère de l'historicisme* et par suite l'axe central de la nécessaire redéfinition de la méthodologie des sciences sociales, la critique popperienne du holisme se révèle bien plus soutenue et argumentée que chez les autres « pères fondateurs » de l'individualisme méthodologique. Ramenant sans cesse les thèmes holistes aux présupposés et finalités idéologiques qui les imprègnent (leur connexion avec le collectivisme et le totalitarisme lui paraît clairement établie), Popper ne se contente pas de dévoiler et dénoncer l'illusion épistémologique qu'implique la description des phénomènes sociaux en termes de tous : il met fondamentalement en cause le postulat selon lequel « le groupe social est plus que la simple somme totale de ses membres et il est aussi plus que la simple somme totale des relations purement personnelles qui existent à n'importe quel moment entre n'importe lesquels de ses membres ».

La réfutation commence en récusant la pertinence même de l'usage de la notion de tout qui paraît des plus ambiguës et imprécises à Popper lorsqu'on la transfère dans le domaine des sciences sociales — alors

qu'il apparaît légitime en sciences naturelles à propos des organismes vivants. S'agissant du social, la description d'un phénomène comme constituant un tout est d'autant plus arbitraire qu'elle résulte toujours d'un procédé d'abstraction sélectionnant certains aspects du réel au détriment d'autres : l'idée même qu'il pourrait exister des touts sociaux précisément isolables est dépourvue de toute validité scientifique. Par suite, affirmer que le tout est plus que la somme de ses parties ou bien renvoie à la plus plate des banalités puisque personne n'a jamais contesté que dans la description d'un phénomène, il faille tenir compte des relations entre les parties et composantes élémentaires — ou bien revient à faire du tout social un nouvel objet réel, autonome, délimitable et transcendant, et l'on se retrouve en plein confusionnisme dissimulant le fait majeur que les phénomènes (ou touts) sociaux ne sont alors jamais que des constructions abstraites spontanées de l'esprit humain autant dénuées de rigueur que d'assise empirique.

« La plupart des objets de la science sociale — expose Popper — sinon tous, sont des objets abstraits ; ce sont des constructions théoriques (Même "la guerre", ou "l'armée" sont des concepts abstraits, aussi étrange que cela puisse paraître. Ce qui est concret, ce sont ceux qui sont tués en nombre ; ou les gens en uniforme, etc.). Ces objets, ces constructions théoriques employés pour interpréter notre expérience sont le résultat de la construction de certains modèles (spécialement d'institutions) dans le but d'expliquer certaines expériences (...) Très souvent, nous sommes inconscients du fait que nous opérons avec des théories, et nous prenons en conséquence nos modèles théoriques pour des choses concrètes » (*Misère de l'historicisme*, p. 170-171).

C'est cette tendance réificatrice qui mène à croire en l'existence de touts qui est rien moins qu'infondée : « L'idée du mouvement de la société elle-même

— l'idée que la société, comme un corps physique, peut se mouvoir comme un tout selon une certaine trajectoire, et dans une certaine direction — est simplement une confusion totaliste » (*ibid.*, p. 144).

Le corollaire méthodologique de cette opération de déconstruction critique des pseudo-touts sociaux est d'une portée considérable puisqu'il indique quels procédés conviennent et s'imposent donc pour appréhender correctement la réalité sociale : une procédure *analytique* (l'analyse du mode de construction et de la logique des représentations mentales de type holiste pour les décomposer en leurs éléments constitutifs réels : les individus et leurs relations) et donc *réductrice* (revenir à la réalité objective du social et de ses éléments concrets).

« La tâche d'une théorie sociale est de construire et analyser avec soin nos modèles sociologiques en termes descriptifs ou nominalistes, c'est-à-dire en termes d'individus, de leurs attitudes, anticipations, relations, etc. — postulat qu'on peut appeler "individualisme méthodologique" » : telle est la justification que Popper donne à l'opération de réduction dans *Misère de l'historicisme* (p. 171) et qu'il réitère encore plus explicitement dans les dernières pages de cet ouvrage lorsqu'il définit l'individualisme méthodologique comme étant « la doctrine tout à fait inattaquable selon laquelle nous devons réduire tous les phénomènes collectifs aux actions, interactions, buts, espoirs et pensées des individus et aux traditions créées et préservées par les individus ».

Dans le chapitre 14 de *La société ouverte et ses ennemis* (I), il revient sur la nécessité de la démarche réductionniste en définissant ainsi l'individualisme méthodologique par opposition au « collectivisme méthodologique » : « Il insiste à juste titre sur le fait que le "comportement" et les "actions" des phénomènes collectifs, comme les Etats ou les groupes sociaux, doivent être réduits au comportement et aux actions des individus humains. »

Si Popper ne craint pas de s'exposer à l'accusation convenue de « réductionnisme » en usant explicitement et de manière redondante de ce terme de réduction, c'est que cette opération logique non seulement ne lui paraît pas arbitrairement simplificatrice mais elle est heureusement et efficacement révélatrice de la véritable nature du social — ce qui en fait la pleine légitimité. Après avoir établi la validité de cette démarche en sciences physiques afin de construire des modèles explicatifs et défendu la thèse de l'unité relative de méthode entre sciences de la nature et sciences sociales (dans les deux, « nous ne pouvons voir et observer nos objets avant d'avoir réfléchi »), il n'y a pour lui aucun obstacle épistémologique à conclure au bien-fondé et même à la nécessité de soumettre les modèles triviaux des entités sociales à une analyse régressive qui en fasse apparaître les « atomes » réels : les individus. Ce sont les seuls êtres concrets dans l'ordre humain, que nous pouvons de plus connaître directement par auto-intuition et communication langagière.

Cette approche « nominaliste » (selon ses propres termes) ne limite cependant pas les atomes individuels au strict état d'êtres isolés et séparés les uns des autres à la manière de monades autosuffisantes. Sans cesse, Popper souligne que les atomes en cause sont des individus engagés dans de multiples relations de réciprocity agissante avec les autres et que c'est à ce niveau que se trouvent les éléments concrets obtenus par la réduction analytique.

Dans *Misère de l'historicisme*, ces termes descriptifs nominalistes sont ainsi énoncés : « attitudes, anticipations, relations », ou encore « actions, interactions, buts, espoirs et pensées ». Dans *La société ouverte*, il s'agit des « actions et décisions humaines » mais surtout Popper précise dans la note 1 du chapitre 14 déjà cité : « Je tiens que les institutions (et les traditions) doivent être analysées en termes individuels — c'est-à-dire en termes de relations entre des individus agissant

dans certaines situations, et de conséquences non recherchées de leurs actions. »

Toutefois, ainsi que tous les autres théoriciens de l'épistémologie individualiste l'avaient déjà fortement marqué, ce souci de prendre en compte les données internes de type mental qui sous-tendent actions et interactions individuelles ne saurait en aucune façon relever d'un quelconque psychologisme. Popper s'efforce à combattre ce genre de malentendu et ce risque de dérive jusqu'à critiquer l'emploi de la notion pour lui équivoque de « subjectivisme » et le projet non moins ambigu de s'en remettre à « une compréhension intuitive des desseins et significations » individuels. Les facteurs psychiques ne peuvent à eux seuls jamais rien expliquer causalement : ils doivent au minimum être complétés par la référence à l'environnement social, la logique des situations où se trouve l'individu et au mode de fonctionnement des institutions. C'est en fait le psychologique qui doit plutôt être réduit au sociologique, toujours premier et déterminant (par les interactions). La méthode individualiste doit être comprise comme parfaitement indépendante d'hypothèses relatives aux passions et motivations d'ordre psychologique : « On peut être individualiste sans admettre le psychologisme. »

II. — La construction de modèles interactifs

Une fois rendues à leur réalité de mode d'organisation des relations interindividuelles, les institutions et autres structures sociales se révèlent être les résultats des actions et décisions des individus (qui en dépendent en retour). Mais cela ne revient pas à les en considérer comme les auteurs volontaires et conscients. Dans *La société ouverte*, Popper paraphrase littéralement Hayek (dont *Scientisme et sciences sociales* a été publié très peu de temps auparavant) lorsqu'il affirme que l'ordre social résulte certes d'actions intentionnelles mais qui ne sont

pas dirigées à cette fin, donc de l'interférence organisatrice des interactions individuelles.

En effet, « il doit être admis que les structures de notre environnement social sont d'origine humaine en un certain sens ; que les institutions et traditions ne sont ni l'œuvre de Dieu ni de la nature mais les résultats d'actions et décisions humaines, et modifiables par des actions et décisions humaines. Mais cela ne veut pas dire qu'elles sont toutes consciemment projetées, et explicables en termes de besoins, espoirs et motivations. Au contraire, même celles qui apparaissent comme le résultat d'actions humaines conscientes et intentionnelles sont, comme s'il s'agissait d'une règle, les produits indirects, non programmés et souvent non dérivés de telles actions. Seule une minorité d'institutions sociales sont consciemment projetées, tandis que la grande majorité d'entre elles se sont spontanément développées en tant que résultats non projetés d'actions humaines et on peut ajouter que même la plupart des quelques institutions qui ont été consciemment et avec succès projetées et réalisées (une université ou un syndicat) ne se comportent pas selon les plans — encore une fois à cause des conséquences sociales non prévues résultant de leur création intentionnelle » (*La société ouverte*, chap. 14).

Pour rendre compte de la manière dont des actions individuelles intentionnelles peuvent, par le biais de processus interactifs, entraîner des conséquences ni prévues ni intentionnelles productrices d'un ordre macrosocial, la sociologie méthodologiquement individualiste doit construire des modèles rigoureusement établis et testables — double condition à remplir pour que l'on puisse légitimement parler de sciences sociales.

Empruntée aux sciences de la nature où elle a largement fait la preuve de sa fécondité heuristique, cette procédure de *modélisation* permet de déduire et prédire les comportements des phénomènes à partir d'hypo-

thèses. Seule, une opération préalable de réduction rend possible la construction de modèles par la recombinaison hypothétique des éléments obtenus — ce qui évite de confondre les théories avec la réalité (la réalité sociale n'étant jamais perçue que dans le prisme de constructions théoriques) tout en donnant la possibilité de contrôler la validité causale des prédictions.

La modélisation des phénomènes non intentionnels s'avère d'autre part faisable et fiable car s' « il n'y a aucun doute que l'analyse de toute situation sociale est rendue extrêmement difficile par sa complexité », celle-ci n'est pas telle qu'elle interdise de pouvoir s'en donner une représentation approximative proposant une interprétation schématique non simplificatrice. Si justement c'est la complexité relative des situations sociales qui exige une telle démarche seule à même d'en rendre compte, ce sont les propriétés singulières de la réalité dont s'occupent les sciences sociales — à savoir les individus humains agissant rationnellement — qui la rendent possible.

Selon Popper, « il y a de bonnes raisons de croire non seulement que la science sociale est moins compliquée que la physique, mais aussi que les situations sociales concrètes sont en général moins compliquées que les situations physiques concrètes. En effet, dans la plupart des situations sociales — sinon dans toutes — il y a un élément de *rationalité*. De l'aveu de tous, les êtres humains n'agissent presque jamais d'une façon tout à fait rationnelle (c'est-à-dire comme ils le feraient s'ils pouvaient faire le meilleur usage de toutes les informations disponibles pour atteindre toutes les fins qu'ils peuvent se proposer) mais ils n'en agissent pas moins d'une façon plus ou moins rationnelle ; aussi devient-il possible de construire des modèles relativement simples de leurs actions et interactions, et d'utiliser ces modèles comme des approximations » (*Misère de l'historicisme*, p. 176-177).

Mais les sciences sociales ne sauraient être sous-

traites à l'épreuve méthodologique majeure qu'est la falsification des hypothèses. Issus en effet d'une démarche qui peut se dégrader en interprétations par trop subjectives (au mauvais sens du mot), les modèles situationnels de l'individualisme méthodologique doivent pouvoir être testés avant d'être objectivés. Mais la seule possibilité de réfuter leur valeur explicative réside dans la confrontation des prédictions qu'on peut en déduire à la réalité des effets ultérieurs de la dynamique des interactions individuelles.

Vers la fin de *Misère de l'historicisme*, Popper indique ainsi qu'« il est sans doute vrai que nous avons une connaissance plus directe de "l'intérieur de l'atome humain" que de celui des atomes physiques, mais cette connaissance est intuitive. Autrement dit, il est certain que nous utilisons la connaissance que nous avons de nous-mêmes pour former des hypothèses relatives à certains autres, ou même à tout le monde. Mais ces hypothèses doivent être testées, elles doivent être soumises à la méthode de sélection par élimination » (p. 173).

Quelque peu revu et corrigé à la baisse en matière de complexification des modèles, le néo-positivisme de l'individualisme méthodologique popperien fait sans doute courir le risque de minorer les résistances du réel à se laisser schématiser de manière aussi simplifiée. Et il demeure assurément dans le flou à propos des situations sociales précises qui seraient ainsi rendues intelligibles et testables. Mais en se contentant de suggérer les grandes lignes de force épistémologiques d'un éclairage explicatif si attentif à cultiver la prudence hypothétique et à respecter le fait concret des actions individuelles, il se garde de réinventer de manière détournée des structures sociales trop abstraitement détachées de celles-ci.

TROISIÈME PARTIE

LA MÉTHODE INDIVIDUALISTE AU DÉFI DE LA COMPLEXITÉ

Bien qu'au cours du XX^e siècle avançant la position intellectuelle de l'individualisme méthodologique sur le terrain de l'épistémologie des sciences sociales soit devenue de plus en plus influente, il n'en a pas pour autant été épargné par les critiques — au contraire. Par-delà les inévitables résistances et accusations polémiques relevant d'affrontements purement idéologiques, des objections, voire des réfutations d'un grand intérêt se sont développées. Elles ont peu à peu placé la méthode individualiste au centre d'un débat récurrent conduisant en tous cas à se situer par rapport à elle. Souvent pour mettre en cause ses présupposés et sa perspective globale tenus pour uniformément réducteurs et abusivement généralisateurs, mais en acceptant toutefois quelques acquis désormais irréversibles de sa démarche ; mais parfois aussi et à l'inverse pour seulement en gommer les aspérités les plus vives et en conserver l'essentiel tout en entreprenant de l'enrichir en complexifiant sa conception de la logique du social.

Le thème de la complexité constitue en effet l'épicentre de cette problématisation en ce sens qu'ou bien on reproche à la méthode individualiste de ne pas en

tenir suffisamment compte dans son évaluation de la nature des interactions sociales et de la dialectique des relations individu/société (ce qui aboutit à fortement relativiser son insistance sur la primauté de l'individuel) — ou bien on lui sait gré d'avoir su en discerner l'importance en ayant définitivement dissipé les illusions de la réification holiste, mais on lui fait grief de l'insuffisance du parti épistémologique qu'elle en a tiré (ce qui amène alors à en entreprendre le dépassement). Ce à quoi les individualistes actuels peuvent avoir beau jeu de répondre que l'interprétation renouvelée et élargie qu'ils proposent de cette méthode intègre effectivement sur le plan opératoire les exigences et apports les plus pertinents du nouveau paradigme de la complexité et de l'auto-organisation.

Chapitre VII

RÉSISTANCES ET OBJECTIONS A L'INDIVIDUALISME MÉTHODOLOGIQUE

Fort nombreuses et provenant d'horizons intellectuels multiples, les réactions négatives à la montée de l'individualisme méthodologique en sciences sociales sont de deux ordres. Une première catégorie est alimentée par des objections d'inspiration « technique » mettant en question des tendances à majorer indûment l'importance de certains facteurs (individuels) et à en sous-estimer d'autres (sociétaux); cette résistance nuancée conclut volontiers à la nécessité d'une relativisation de la méthodologie individualiste (qui demeure une approche possible parmi d'autres et dans certaines conditions) ou plaide en faveur d'une alternative qui ne reviendrait néanmoins pas à cautionner un holisme encore plus récusé. Mais la seconde consiste en accusations reprochant ouvertement à l'individualisme méthodologique d'être insidieusement imprégné d'une vision idéologique simplificatrice ou même d'être au service d'idéologies politiques ou économiques bien marquées : cette hostilité parfois passionnelle conclut à l'invalidité radicale de ce type d'approche et à son rejet pur et simple.

Les critiques émises dans les deux cas (dont certaines trouvent leur origine dans les courants holistes du XIX^e siècle) sont pour une part de contenu semblable,

mais leur perspective et le mode sur lequel elles sont développées change fortement. Parfois techniquement très précises ou bien centrées sur des points bien particuliers, celles de la première catégorie donnent lieu à une discussion quelque peu négligée dans la théorisation individualiste et ont probablement amené ses expressions récentes à se montrer plus attentives à la précision des exemples invoqués et à la nécessité d'un examen plus rigoureux des postulats initiaux. Alors que celles de la seconde catégorie — par la recension desquelles nous allons commencer — se réduisent la plupart du temps à la réitération améliorée et adoucie de l'argumentation d'inspiration holiste et soulignent surtout l'irréductibilité d'un certain type d'opposition au paradigme de la primauté de l'individuel : ce qui ne saurait empêcher de faire toute leur place aux « réponses » individualistes à ces imputations.

I. — La stratégie de disqualification

La plus discriminatoire des accusations allègue une étroite connexion de l'individualisme méthodologique avec les valeurs et modèles mentaux du capitalisme libéral. Version mineure : il n'expliquerait que certaines des structures sociales liées à l'ordre de marché apparu en Europe depuis le XVIII^e siècle et manquerait donc gravement aux canons de l'objectivité scientifique en généralisant indûment une méthode ne valant éventuellement que pour une partie limitée des phénomènes sociaux et en simplifiant à l'excès la complexité multidimensionnelle des êtres humains et de leurs modes d'organisation collectifs. Version majeure : la démarche individualiste aurait été plus ou moins délibérément élaborée par des partisans de l'économie libérale de marché afin de justifier de manière détournée son ordre marchand et la soumission des individus à ses valeurs concurrentielles — des individus artificiellement conçus comme isolés les uns des autres et

réduits à la seule poursuite de leurs intérêts matériels égoïstes. Il n'aurait alors qu'une fonction idéologique de légitimation d'un ordre social déterminé et de dissimulation de la nature réelle de l'activité humaine et de l'organisation sociale. Dans l'un et l'autre cas, l'individu de l'individualisme méthodologique serait arbitrairement construit à partir du seul modèle utilitariste de l'*homo æconomicus* : un être rationnel, perpétuellement calculateur de son seul intérêt particulier, miraculeusement doté d'un libre arbitre échappant à tout conditionnement ou socialisation préalable.

Surtout intenté à l'époque du marxisme idéologiquement tout-puissant dans les sciences sociales et où l'on imaginait mal qu'au dehors de son « indépassable horizon » holiste et déterministe il y ait place pour une autre méthodologie, ce procès idéologique trouve un ancrage dans le fait historique indéniable que le paradigme individualiste a été presque exclusivement d'abord formulé par des économistes par ailleurs favorables à un ordre de marché qui constitue leur exemple privilégié et redondant. On observera cependant que ce paradigme est présent assez tôt et bien au-delà du monde limité des penseurs libéraux. Par exemple chez Marx lui-même lorsqu'il déclare que « L'humanité n'est rien d'autre que l'activité d'hommes poursuivant leurs fins » (*La sainte famille*), que « la société ne consiste pas en individus, mais en la somme des liens et relations dans lesquels les individus sont insérés » (*Grundrisse*) ou qu'il demande « Qu'est-ce que la société, quelle que soit sa forme ? Le produit de l'action réciproque des hommes » (*Lettre à Paul Annenkov*) — propositions anti-holistes que ne renierait pas un Hayek. A cette marque d'universalité trans-idéologique peuvent s'ajouter d'autres éléments suggérant une validité qui excède le seul terrain de l'économie et du marché : l'interprétation individualiste de l'émergence, l'évolution et la signification sociale de multiples institutions telles que le langage, les structures familiales, le droit ou les traditions. Enfin, tout en inté-

grant au titre de constituants élémentaires du social aussi bien les relations et interactions que les sujets individuels eux-mêmes, la méthodologie individualiste se limite avec prudence à la construction de types idéaux et de modèles dont la fonction hypothétique et schématisante n'a expressément pas vocation à refléter l'infinie complexité de la réalité.

Le fait d'une nécessaire préexistence du lien social est également souvent invoqué à charge contre l'individualisme méthodologique, cette fois accusé d'être prisonnier de présupposés « individualistes » au sens courant mais malencontreusement péjoratif du terme. Alors identifié à un atomisme mécaniste simpliste et aveugle à la réalité, il lui est reproché d'occulter la socialité originelle qui détermine la formation des préférences individuelles et des perceptions collectives. Soutenue par de nombreux auteurs, cette thèse tient pour acquis l'existence d'un englobant social transindividuel antérieur aux individus dont il déterminerait les comportements — conviction qui invalide d'avance la méthode individualiste.

Dans le chapitre 13 d'*Individualism* (1973), Steven Lukes conclut sa recension critique des thèses de l'individualisme méthodologique en affirmant ainsi que les explications proposées par celui-ci sont logiquement impossibles, ou bien ne tiennent pas leurs promesses, ou ne sont pas crédibles du fait qu'elles « excluent toute référence aux forces sociales et aux traits structurels de la société ».

Par le biais d'une âpre critique de la sociologie compréhensive de Max Weber, Cornelius Castoriadis récuse le paradigme individualiste dans sa totalité en le réduisant à l'opposition individu/société. Affirmant d'emblée (*Esprit*, février 1988) que « l'individu n'est autre que la société » et que « la "rationalité instrumentale" des individus humains est chaque fois socialement instituée et imposée », il écrit que « Ramener par exemple le "marché" à des comportements maximisants d' "individus rationnels" à la fois fait tomber du ciel de tels individus

et néglige les conditions social-historiques de la véritable imposition du marché comme institution ».

Mais ce sont les thèses de Pierre Bourdieu qui portent à leur plus haut degré de virulence et de cohérence ces conjonctions de l'affirmation d'une incapacité de l'individualisme méthodologique à prendre en compte l'emprise compacte d'une texture sociale enrobant et pénétrant les subjectivités individuelles et donc à rendre compte de la préexistence et de la prééminence du social par rapport à l'individu — et du déni (consécutif) de toute pertinence épistémologique à la méthode qu'il met en œuvre. Tout en se présentant comme pas davantage éloigné de l'approche individualiste que du holisme, l'énoncé des positions théoriques de Bourdieu dans *Réponses* (1992) apparaît représenter l'incarnation la plus exemplaire qui soit d'un néo-déterminisme sophistiqué et de facture holiste subtilement édulcorée, dont la seule formulation doctrinale équivaut à priver de toute pertinence la référence à une quelconque autonomie rationnelle de l'acteur individuel.

A un premier niveau, tout s'articule autour d'un renvoi équilibré et dos à dos de l'individualisme et du holisme méthodologiques : « Il est des oppositions (par exemple l'opposition entre individualisme et — je ne sais pas trop quoi mettre en face — “holisme”, “totalitarisme”, etc.) qui n'ont aucun sens... » (p. 154). D'où une troisième voie épistémologique alternative apparente : « L'objet propre de la science sociale n'est ni l'individu, cet *ens realissimum* naïvement célébré comme la réalité des réalités par tous les “individualistes méthodologiques”, ni les groupes comme ensembles concrets d'individus, mais la relation entre deux réalisations de l'action historique. C'est-à-dire la double relation obscure entre les habitus, systèmes durables et transposables de schèmes de perception, d'appréciation et d'action qui résulte de l'institution du social dans les corps... et les champs, systèmes de

relations objectives qui sont le produit de l'institution du social dans les choses... » (p. 102).

Il ne saurait donc être question pour Bourdieu de prendre appui sur un individu posé comme acteur rationnel : « Le véritable objet d'une science sociale n'est pas l'individu, l' "auteur" (...) C'est le champ qui doit être au centre des opérations de recherche. Ce qui n'implique nullement que les individus soient de pures "illusions", qu'ils n'existent pas. Mais la science les construit comme des agents, et non comme des individus biologiques, des acteurs ou des sujets... » (p. 82-83). Il s'agit d'échapper « à la fois à l'objectivisme de l'action entendue comme réaction mécanique sans agent et au subjectivisme qui décrit l'action comme l'accomplissement délibéré d'une intention consciente, comme libre projet d'une conscience posant ses propres fins et maximisant son utilité par le calcul rationnel » (p. 96) et par conséquent aussi à « la théorie de l'action rationnelle (qui) ne reconnaît que les "réponses rationnelles" d'un agent sans histoire à la fois indéterminé et interchangeable » (p. 98-99).

L'idée même d'interaction est récusée : « Ce qui existe dans le monde social, ce sont des relations — non des interactions ou des liens intersubjectifs entre des agents, mais des relations objectives qui existent "indépendamment des consciences et des volontés individuelles", comme disait Marx » (p. 72).

En conséquence, même si Bourdieu sait finalement échapper à la logique d'un déterminisme total en avançant que les « agents » peuvent éventuellement et partiellement déterminer la situation qui les détermine en prenant conscience des déterminations qui « pèsent » sur eux, on aboutit bel et bien à la définition d'une théorie foncièrement déterministe du social : les « positions » induites par le « champ » imposent des déterminations aux agents qui intériorisent un type déterminé et déterminant de « conditions sociales et économiques » et qui sont les « produits de l'histoire du champ social » érigé

en englobant agissant. Ce qui exclut de manière drastique toute possibilité de production de l'ordre social (même non délibérée) par des acteurs dotés d'une subjectivité intentionnelle leur permettant relativement de s'autodéterminer et de fixer leurs propres fins.

Plutôt qu'à une réfutation directe et en règle de l'individualisme méthodologique, l'on a ici à vrai dire affaire à la juxtaposition de deux univers théoriques totalement incompatibles et étrangers l'un à l'autre entre lesquels apparemment aucune confrontation féconde n'est envisageable. D'une manière générale, un tel dialogue semble d'autant moins possible que dans ce premier type d'opposition à la méthode individualiste, on lui reproche des carences fortement exagérées (il y a bien une inscription originelle des individus dans des institutions et structures sociales) ou l'ignorance de certains aspects des choses qu'elle intègre et explique expressément (la production paradoxale et non-intentionnelle d'un ordre social échappant aux acteurs). Malgré tout, ces imputations présentent l'intérêt de souligner les difficultés qu'a l'individualisme méthodologique à présenter une argumentation suffisamment étoffée face à des questions portant sur ses présupposés : le contenu et la forme des choix des acteurs ne sont-ils pas pour une part pré-déterminés par les institutions préexistantes ? Comment les individus deviennent-ils mentalement ce qu'ils sont ? Leur marge d'autonomie par rapport aux autres acteurs interagissant avec eux est-elle toujours aussi évidente qu'il est suggéré ?

II. — La voie moyenne

Sur un mode plus ouvert et nuancé les conduisant à critiquer aussi fermement le holisme que l'individualisme atomistique, nombre d'autres auteurs se sont depuis le début du XX^e siècle interrogés sur le bien-fondé d'une méthode leur paraissant excessivement privilégier la production de la société par les individus par rapport au processus inverse. Ne conviendrait-il

pas plutôt de penser la relation individu/société dans la perspective d'une interaction entre ces deux niveaux (et pas seulement entre les individus) et d'une codétermination mutuelle n'impliquant pas le primat de l'un sur l'autre ? Refuser de se situer dans le cadre de cette réciprocité de perspectives, n'est-ce pas prendre le risque de substantifier un individu indûment dégagé de tout conditionnement culturel et paraissant psychologiquement subsister de manière autosuffisante ?

Dès le premier quart du siècle et en particulier dans *Questions fondamentales de la sociologie* (1918), Georg Simmel (1858-1918) a ainsi proposé une interprétation originale des relations entre individus et société qui, tout en épousant certains aspects des thèses alors déjà développées par Menger et Weber, apporte à leur individualisme méthodologique un contrepoint parfois fortement critique centré sur l'action réciproque entre société, groupes et individus. Partant de l'idée propre à la version la plus atomistique de la méthode individualiste selon laquelle « l'existence humaine serait seule réelle dans les individus » et « seuls les individus humains constitueraient la réalité véritable » tandis que « la société ne serait qu'une abstraction indispensable pour des raisons pratiques, extrêmement comode pour une synthèse provisoire de divers phénomènes » sans exister au-delà des individus, Simmel défend une interprétation prenant le contre-pied de ces positions pour lui excessives : l'action réciproque des individus est un phénomène lui-même conditionné dont le résultat tend à prendre une certaine autonomie.

« Les individus ne sont nullement les éléments derniers, les "atomes" du monde humain », dit-il (p. 86), c'est cette représentation qui est abstraite en ignorant « les innombrables influences de l'environnement » provenant de toutes parts et du passé. En conséquence, « si on n'accorde de réalité authentique qu'aux véritables unités ultimes et non aux phénomènes par lesquels elles trouvent une forme et si en plus on consi-

dère que toute forme, qui est toujours une liaison, est l'œuvre d'un sujet qui opère ces liaisons, il n'y a pas de doute que la réalité à connaître deviendrait totalement incompréhensible » (p. 87).

La société n'équivaut même pas à « l'action mentale réciproque entre les individus » mais « en moyens de consolider — dans des cadres durables et des figures autonomes — des actions réciproques immédiates (...) qui acquièrent ainsi autorité et autonomie, pour se poser et s'opposer en fonction des formes d'existence par lesquelles les êtres se conditionnent réciproquement (...) la société signifie toujours que les individus sont liés par des influences et des déterminations éprouvées réciproquement. Elle est par conséquent quelque chose de fonctionnel que les individus font et subissent à la fois (...) La "société" n'est dans ce cas que le nom donné à un ensemble d'individus, liés entre eux par des actions réciproques et que pour cette raison on considère comme constituant une unité » (p. 90).

Pour des raisons de méthode, Simmel considère finalement qu'il faut traiter les groupes et structures sociales en lesquels consistent les actions réciproques stables comme des aspects transindividuels du réel n'existant nullement comme objets isolés dans l'expérience mais composés par des processus d'abstraction parfaitement légitimes. Le vrai problème de la sociologie revient donc à se demander : « que deviennent les hommes, d'après quelles règles se meuvent-ils, non dans la mesure où ils développent la totalité de leurs existences individuelles, mais dans la mesure où, en vertu de leurs actions réciproques, ils constituent des groupes et qu'ils sont conditionnés par l'existence de ces groupes ? » (p. 91).

A beaucoup d'égard, on est donc fort proche, avec Simmel, des conceptions les plus complexes de l'individualisme méthodologique. Mais l'insistance mise à écarter la prise en considération des actions individuelles distinctes et à évoquer les formes collectives en unités s'imposant de l'extérieur aux individus dont les actions

seraient fortement conditionnées par leurs appartenances incitent plutôt à le compter au nombre des partisans éclairés d'une troisième voie attirant utilement l'attention des individualistes classiques sur les conditions nécessaires au développement des synergies interindividuelles et sur leurs conséquences sociogénériques.

Une autre et riche conception de la nécessité d'une voie moyenne sociologique dépassant le clivage dichotomique entre individualisme et holisme méthodologiques a été proposée en 1939 par Norbert Elias (1897-1990) dans *La société des individus*. Mais c'est à nouveau davantage la version atomistique/mécaniste de l'interprétation de la vie sociale que la méthodologie individualiste complexe (Weber, Hayek) dont Elias n'est souvent guère éloigné qui est récusée. Aux représentations communes de l'individu en être isolé subsistant sans liens sociaux et de la société en « simple somme ou juxtaposition additive » de multiples individus ou en produit des décisions rationnelles de ceux-ci, il oppose celles qui n'accordent aucune place aux individus et font de la société une « entité organique », siège de forces supra-individuelles. Ces deux modèles mutilants et hypostasiés des relations individus/société sont répudiés au bénéfice d'un troisième fondé sur la production non intentionnelle de l'une par les relations interagissantes mais conditionnées des autres.

« Qu'est-ce donc que la structure de cette "société" que nous constituons tous ensemble et que pourtant personne d'entre nous, ni nous tous réunis, n'avons voulue ni projetée telle qu'elle existe aujourd'hui et qui n'existe pourtant que par la présence d'une multitude d'hommes et ne continue de fonctionner que parce qu'une multitude d'individus veulent et font quelque chose, mais dont la construction et les grandes transformations historiques ne dépendent cependant pas manifestement de la volonté des individus ? », commence-t-il par se demander (p. 37). Personne ne pouvant douter que « les individus forment une société et que toute

société est une société d'individus », la problématisation se précise : « Comment la multitude d'individus isolés forme quelque chose et qui est quelque chose de plus et quelque chose d'autre que la réunion d'une multitude d'individus isolés — autrement dit, comment ils forment une "société" et pourquoi cette société peut se modifier de telle sorte qu'elle a une histoire qu'aucun des individus qui la constituent n'a voulue, prévue, ni projetée telle qu'elle se déroule réellement » (p. 41) ?

La réponse à ce problème formulé en termes d'une part très « individualistes » mais en même temps empreints de quelques traits holistes réside dans le fait qu'une société est composée non pas des individus eux-mêmes mais d'un tissu serré et pénétrant de fonctions interdépendantes qui les relie, qui a pris « corps » à partir de leurs interactions répétées et a progressivement généré ses propres lois jusqu'à s'émanciper — et que les individus intériorisent dans leurs comportements.

En conséquence, « cet ensemble de fonctions que les hommes remplissent les uns par rapport aux autres est très précisément de ce que nous appelons la "société". C'est une sphère de l'être d'un genre particulier. Ses structures sont ce que nous appelons les structures sociales » (p. 52).

Autant Elias est proche des individualistes lorsqu'il développe l'idée que « les actions conjuguées » et « l'ensemble des relations » des individus produit « quelque chose que chacun des individus en lui-même (n'a pas) intentionnellement visé ou créé » — autant il en prend distance lorsqu'il critique le fait de vouloir en partant des atomes individuels « reconstruire en quelque sorte secondairement, par la pensée, les relations entre eux et la société ». Le pivot de sa thèse et qui l'oriente vers une « voie moyenne » est le privilège qu'il accorde aux rapports et fonctions sur les substances isolées (comme si les premières pouvaient être... isolées des secondes) et la réalité agissante conférée aux « lois et structures propres » de la société qui s'imposent aux individus en rap-

ports de dépendances fonctionnelles qui déterminent leurs existences subjectives et intériorisent en habitus. Mais l'intérêt d'une telle analyse est de souligner l'importance des micro-interactions sociales par lesquelles les individus produisent inconsciemment la société avec et dans laquelle ils coexistent indissolublement.

Une autre et notable justification du souhaitable dépassement de l'alternative mais de portée plus purement épistémologique a été défendue par Jean Piaget (1896-1980) dans les *Etudes sociologiques* (1955). Rejetant aussi bien la démarche « atomistique » que le « réalisme totalitaire » (holisme) au profit d'une troisième voie plus soucieuse de la complexité des processus d'interaction, il estime que l'« individualisme atomistique » repose sur deux postulats (« Il existe une "nature humaine" antérieure aux interactions sociales, innée... » et « les institutions sociales constituent le résultat dérivé, intentionnel et par conséquent artificiel des volontés inspirées par cette nature humaine ») arbitraires que l'invention historique de la sociologie a éliminé en érigeant la totalité sociale en seule réalité concrète. Mais Piaget juge également intenable cette thèse, incapable de rendre compte du changement social : un tout est toujours analysable. Comme néanmoins l'individu ne contient pas *a priori* en lui les propriétés pouvant expliquer l'émergence de ce tout, il conclut qu'il n'y a pas deux mais trois interprétations possibles de la sociogenèse — la troisième étant épistémologiquement plus pertinente que les deux premières, disqualifiées pour cause de substantialisme.

« Il y a d'abord — explique Piaget — le schéma atomistique consistant à reconstituer le tout par la composition additive des éléments », mais c'était l'erreur de ceux qui « expliquaient les caractères du tout collectif par les attributs de la nature humaine innée chez les individus, sans voir qu'elles renversaient ainsi l'ordre des causes et des effets et rendaient compte de la société par les effets de la socialisation » (p. 28) ; selon cet « indivi-

dualisme atomistique, le tout est la simple résultante des activités individuelles telles qu'elles pourraient se manifester si la société n'existait pas » (p. 145) et cette « explication atomistique du tout social aboutit à attribuer à la conscience individuelle un ensemble de facultés achevées, sous forme d'un esprit humain donné et échappant à toute sociogenèse » (p. 29) : autant dire une solution totalement dénuée de cohérence.

Mais la seconde solution, celle de Durkheim, ne l'est pas moins : pour elle, « le tout n'est pas le résultat de la composition d'éléments "structurants", mais il ajoute un ensemble de propriétés nouvelles aux éléments structurés par lui (...) qui émergent spontanément de la réunion des éléments et sont irréductibles à toute composition additive parce qu'elles consistent essentiellement en formes d'organisation ou d'équilibre » (p. 28) ; selon ce « réalisme totalitaire : le tout est un "être" qui exerce ses contraintes, modifie les individus (leur impose sa logique) et demeure donc hétérogène aux consciences individuelles... » (p. 145) ; or ce « transfert pur et simple de (l')esprit humain au sein de la "conscience collective" constitue une solution un peu facile également » (p. 29) car elle n'opère qu'un simple déplacement du substantialisme.

Reste et s'impose donc la troisième solution, « celle du relativisme et de la sociologie concrète : le tout social n'est ni une réunion d'éléments antérieurs, ni une entité nouvelle, mais un système de rapports dont chacun engendre, en tant que rapport même, une transformation des termes qu'il relie (...) Une société est (alors) un système d'activités dont les interactions élémentaires consistent au sens propre en actions se modifiant les unes les autres selon certaines lois d'organisation ou d'équilibre » (p. 29-30).

Cette troisième solution, correspondant bien à une voie moyenne et améliorée, serait en réalité fort proche du véritable paradigme de l'individualisme méthodologique (la société y est un « système d'interactions inter-

individuelles » et le tout y est équivalent à la somme des relations entre individus) si Piaget n'insistait pas vivement sur le fait que les rapports modifient sans cesse les consciences individuelles et la structure même des individus. Sans doute aussi l'attribution du processus d'émergence au holisme (« réalisme totalitaire ») et l'assimilation de l'individualisme à l'atomisme ne vont-elles pas de soi ; mais la conclusion méthodologique équilibrée est indéniablement à retenir : « C'est de l'analyse de ces interactions dans le comportement lui-même que procède alors l'explication des représentations collectives, ou interactions modifiant la conscience des individus » (p. 30).

Pour enfin clore cet examen, on mentionnera la contribution ambiguë des thèses de T. Parsons (1907-1979) certes volontiers intégré au courant individualiste pour autant que son analyse est centrée sur le comportement d'acteurs posés en centres de décisions confrontés à des contraintes mais aussi des alternatives entre lesquelles ils peuvent choisir en jouant des rôles. Mais dans l'« individualisme institutionnel » de cette théorie, ces rôles sont presque totalement et fonctionnellement prédéterminés par l'ordre du système social qu'ils maintiennent tandis que les actions individuelles sont fortement tributaires des interactions avec autrui, des interdépendances fonctionnelles et des statuts collectifs : l'autonomie subjective et créatrice des acteurs y est fort limitée. Le « structuralo-fonctionnalisme » de Parsons apparaît donc moins illustrer l'individualisme méthodologique que mettre utilement en lumière certaines de ses carences (l'extériorité préétablie des rôles, statuts et fonctions s'imposant socialement aux individus) et susciter un débat sur ce point : l'un de ceux où les individualistes classiques demeurent les moins convainquant — alors que leur recours à l'intersubjectivité, la modélisation, au caractère central de l'action et à la production non intentionnelle d'ordre social les pourvoit d'avance en réponses à nombre d'objections.

Chapitre VIII

COMPLEXIFICATION DE L'INDIVIDUALISME ET AUTO-ORGANISATION

Variété et autonomie des composantes élémentaires, caractère aléatoire (non déterminé) de leurs comportements, interactions et interdépendances, causalités réciproques et rétroagissantes, émergence d'ordres complexes qui s'autogénèrent et s'autorégulent : bien des concepts constitutifs du paradigme individualiste le plus évolué se sont révélés presque homologues à ceux des théories récentes de la complexité et des systèmes auto-organisés. Confirmées par la similitude des processus autogénérateurs (sociogenèse et épigenèse), ces convergences qui semblent aller plus loin que de simples analogies sémantiques ouvrent un vaste champ de réflexion invitant à penser que la version la plus approfondie de l'individualisme méthodologique aurait quelque peu anticipé le profond renouvellement épistémologique induit par l'irruption du principe du « bruit créateur d'ordre » (« bruit » signifiant ici le hasard et les perturbations aléatoires). Dans cette hypothèse, la méthodologie individualiste aurait par avance et en raison de sa complexification spontanée répondu aux objections mettant en cause son réductionnisme analytique soi-disant inapte à rendre compte de la trop grande complexité des phénomènes sociaux. D'une certaine manière, la théorie des systèmes auto-organi-

sés confirmerait la fécondité heuristique de la tradition individualiste qu'elle prolongerait et enrichirait — tout en permettant une relecture des principes déjà formulés selon une grille unifiée valant pour toutes les sciences, naturelles ou sociales.

Cette proximité paradigmatique n'a pas échappé à Hayek qui, antérieurement lié aux inventeurs du systémisme (von Neumann et von Berlanffy), déclarait en 1979 dans la préface à la traduction française du dernier volume de *Droit, législation et liberté* : « Bien que l'expression d'ordre spontané continue à me plaire..., je conviens que celle d'ordre autogénéré, ou de structure auto-organisée est parfois plus précise, plus exempte d'ambiguïté, et je m'en sers donc fréquemment de préférence à l'ancienne. »

Cependant, toute une dimension (ou une certaine interprétation) des théories de la complexité et de l'auto-organisation renvoie plutôt à une lecture holiste des processus d'émergence des structures sociales alors considérées comme des totalités aux propriétés irréductibles à celles de leurs composantes élémentaires. Les récentes théories du chaos elles-mêmes comportent cette ambivalence autorisant une interprétation individualiste aussi bien que holiste du résultat des processus autogénérateurs. L'extrême dépendance sensitive d'un système à des conditions initiales aléatoires fait qu'une infime variation de celles-ci peut conduire de manière non linéaire à l'apparition d'un nouvel ordre oscillant autour d'un point fixe (« attracteur étrange ») : les gros agrégats complexes se construisant ainsi d'en bas ne pourraient être compris par simple extrapolation des propriétés des composantes premières, et l'ordre macroscopique résultant de la dynamique impulsée par ces variations microscopiques dans un système simple ne saurait se déduire de celui-ci, échappant donc aux éléments initiaux. Si tant est que cette ultime formulation des théories de la complexité s'applique aussi à l'ordre humain, serait alors invalidé le postulat

individualiste concluant des interactions entre acteurs autonomes à l'émergence de structures complexes non recherchées certes, mais sans qu'interviennent des forces « cachées » extérieures aux individus.

L'interférence de la nouvelle épistémologie de la complexité ravive donc le problème des imputations de réductionnisme analytique ainsi que celui de l'existence éventuelle de tous sociaux s'auto(ré)gérant par l'action de lois objectives contrôlant la dynamique des interactions interindividuelles. Une problématique qu'on ne peut aborder sans tenir compte de cette indication de von Bertalanffy lui-même :

« Nous pouvons... concevoir une compréhension scientifique de la société humaine et de ses lois (...) Cette connaissance peut nous enseigner, non seulement ce que le comportement humain et la société ont de commun avec d'autres organisations, mais aussi ce qui leur est spécifique (...) La société humaine n'est pas une communauté de fourmis ou de termites gouvernée... et contrôlée par les lois d'un tout superordonné ; elle est fondée sur l'achèvement de l'individu et elle est perdue si l'individu n'est plus qu'un rouage de la machine sociale » (*Théorie générale des systèmes*, 1968, p. 51).

I. — E. Morin : la boucle individu ↔ société

Au fil de ses exposés sur la pensée systémique et complexe, Edgar Morin a été amené à prendre position sur les problèmes épistémologiques posés par son avènement en sciences sociales à propos de l'interrelation individu/société et du rapport tout/parties. A partir du paradigme nouveau de l'« auto-organisation par le bruit », il a entrepris de dépasser l'antagonisme du couple infernal réductionnisme/organicisme mais aussi le clivage traditionnel individualisme/holisme méthodologiques. Mais d'une manière singulière et innovante : validant pour une part l'une et l'autre de

ces approches, il les récuse également tour à tour au bénéfice d'une démarche *dialogique* censée dissiper les obstacles auxquels se heurte habituellement l'effort de compréhension de la complexité sociale soucieux d'intégrer les contraintes logiques des situations d'émergence sans sacrifier la prise en compte des capacités auto-déterminatrices du sujet individuel.

Un ordre auto-organisé ne pouvant se complexifier qu'à partir du désordre et du « bruit » qui caractérisent les relations initiales entre des composantes relativement autonomes, Morin conclut toutefois d'abord que le système qui en résulte relève d'une logique émergentielle telle qu'il doit être considéré comme une « unité complexe, un "tout" qui ne se réduit pas à la somme de ses parties constituantes » (*Introduction à la pensée complexe*, p. 29). Interrelations, système et organisation renvoient nécessairement à l'agencement des parties « dans, en et par un tout » qui possède donc quelque chose de plus que ses composantes : son organisation, son unité et des propriétés émergentes rétroagissant sur les parties. Conséquence en sciences sociales : « L'idée que la société est un système global à la fois un et complexe, disposant de qualités originales, qui ne peut se réduire à la somme des individus qui la constituent est la pierre angulaire de toute sociologie » (*Sociologie*, p. 74).

Ces considérations amènent parfois E. Morin à envisager sur un mode typiquement holiste, voire quasi-organiciste, qu'une société et plus particulièrement une nation constituent un « être vivant », un « être-sujet », un « Grand être » ou enfin un « être sociétal de troisième type ».

Ainsi, explique-t-il dans *La méthode* (II), « le phénomène social émerge lorsque les interactions entre individus... produisent un tout non réductible aux individus et rétroagissant sur eux, c'est-à-dire qu'il reconstitue un système. Il y a donc société là où les interactions communicatrices/associatrices constituent

un tout organisé/organisateur, la société précisément, laquelle, comme toute entité de nature systémique est dotée de qualités émergentes, et, avec ses qualités, rétroagit en tant que tout sur les individus, les transforme en membres de cette société (...) La société n'est pas superposée aux interactions entre individus-sujets puisque ce sont ces interactions qui la constituent. Elle est pourtant autre chose que la somme de ces interactions puisque ces interactions produisent un système social, c'est-à-dire un tout organisateur rétroagissant sur ses constituants (...) Il y a donc bien un être social » (p. 237-238).

Mais cette lecture se trouve simultanément relativisée et corrigée par une vive critique de la tendance à hypostasier le tout en entité indépendante des individus dont elle serait abusivement censée déterminer les comportements en les enfermant dans la dépendance à l'égard des appartenances closes et d'un habitus en « béton armé ». Comme il est de plus possible d'inverser la relation convenue entre le tout et les parties puisque nombre de potentialités de celles-ci se trouvent inhibées par les contraintes organisationnelles du tout — représentant alors moins que la somme de ses parties — le holisme apparaît finalement constituer une déviation non pertinente de la complexité du paradigme de l'auto-organisation.

Qualifiant volontiers le holisme de « simpliste » et « simplificateur », Morin précise dans *La méthode* (I) que « Dès que l'on conçoit le système, l'idée d'unité globale s'impose à tel point qu'elle aveugle, ce qui fait qu'à l'aveuglement réductionniste (qui ne voit que les éléments constitutifs) succède un aveuglement "holiste" (qui ne voit que le tout) (...) Croyant dépasser le réductionnisme, le "holisme" a en fait opéré une réduction au tout (...) Le tout, dès lors, devient une notion euphorique (puisque l'on ignore les contraintes internes, les pertes de qualité au niveau des parties) fonctionnelle, huilée (puisque l'on ignore les virtualités

antagonistes internes), une notion niaise » (p. 112 et 124).

Dans l'*Introduction à la pensée complexe*, la tendance du systémisme à parfois se contenter de « la répétition de quelques vérités premières aseptisées (holistiques) » et « d'un holisme passe-partout » est d'ailleurs à nouveau critiquée (p. 28 et 34).

En conséquence de ce retournement de l'argument anti-réductionniste et de cette démythification d'un tout autonome et omnipotent se trouve épistémologiquement réhabilitée l'idée de l'autonomie d'un sujet individuel sans lequel il ne pourrait y avoir ni interactions ni par suite d'émergence d'un quelconque tout. L'esprit individuel dispose d'une possibilité effective d'autodétermination : il peut mener un « jeu propre » et créateur par rapport aux déterminations sociales qui le contraignent et le limitent mais dont il se nourrit — déterminations dont l'effet n'est ni trivialement mécanique, ni prédictible. Du fait que l'émergence de la conscience s'effectue à son échelle et non à celle du tout social, l'individu peut aussi être conçu comme le « système central » et le seul « tout concret » — et la société comme son écosystème et son « placenta organisateur » (*Méthode*, I, p. 128). Ces arguments conduisent E. Morin à rejeter comme anti-sociologiques « les interprétations déterministes, réductrices, trivialisantes » qui aboutissent au « rejet inouï de l'idée d'individu auteur, inventeur, créateur » (*Méthode*, IV, p. 75).

Mais reconnaître ainsi au sujet individuel sa qualité d'acteur non programmé et capable d'élaborer des stratégies non socialement prédéterminées ne revient pas à le doter à nouveau d'autosuffisance close ni à légitimer l'explication réductionniste d'un tout complexe à partir des seules propriétés des parties-individus. Tout en admettant la part de vérité de chacun des deux paradigmes simplificateurs, l'épistémologie de la complexité doit aller au-delà de la dichotomie

holisme/réductionnisme pour adopter une approche en « circuit » de la relation entre parties autonomes et tout désubstantialisé : par « causalité circulaire » et « boucle réursive ». L'organisation sociale n'est ni un principe d'ordre simplement rétroagissant sur les individus, ni le simple résultat émergeant d'interactions spontanées entre individus, mais un circuit auto-organisateur incessant entre interactions se produisant en bas (individus) et contraintes structurelles venues d'en haut (société) : individus et société sont dans une relation de réciprocité co-productrice. Proposition de fait pas trop éloignée de ce qu'énoncent les principes de l'individualisme méthodologique de tradition autrichienne en ce qu'elle accorde une priorité relative à l'individuel dans la boucle individu → société → individu (même si Morin la formule aussi : individu ↔ société).

Cette interrelation complexe constitue un leitmotiv de la réflexion d'E. Morin : « Notre société est le produit permanent des interactions entre millions d'individus qui la constituent, et n'a aucune existence hors de ces interactions. Mais, rémergeant sans cesse de ces interactions avec ses appareils et ses institutions propres, elle rétroagit sur elles, les contrôle, les commande et détermine ainsi les individus qui la déterminent. Ainsi les individus font la société qui fait les individus. Les individus dépendent de la société qui dépend d'eux. Individus et société se coproduisent dans un circuit récuratif permanent où chaque terme est à la fois producteur/produit, cause/effet, fin/moyen de l'autre » (*Pour sortir du XX^e siècle*, p. 120) ; « Quand il y a interaction entre individus, il se crée une société émergeant comme un tout. Mais cela ne signifie pas que les individus se dissolvent et que le tout existe en dehors d'eux de manière transcendante. La société certes s'auto-transcendantalise mais ne serait rien sans les interactions entre individus. Les individus dépendent de la société qui dépend d'eux » (*Sociologie*, p. 70).

II. — J.-P. Dupuy et l' « autotranscendance du social »

C'est aussi en se plaçant dans la perspective épistémologique nouvelle de la complexité et de l'auto-organisation que Jean-Pierre Dupuy énonce une série de dures critiques à l'encontre de l'individualisme méthodologique « ordinaire » ou « simple » identifié à la seule expression du modèle utilitariste de l'*homo œconomicus* (qui inclut Weber). Défilent ainsi la plupart des accusations depuis longtemps déjà émises par le holisme — dont J.-P. Dupuy récuse toutefois par ailleurs la propension arbitraire à réifier le social et ignorer l'individuel : monadologisme atomistique, rationalisme et réductionnisme en particulier. Ce dernier grief est argumenté de manière précise et insistante : en réduisant la société aux effets de l'interaction entre les individus, l'individualisme méthodologique ignorerait le nécessaire « saut en complexité » qu'implique le passage de l'individuel au social (qu'il a le tort de ramener à l'intersubjectivité) et dont l'autonomie ne serait ni reconnue, ni encore moins expliquée. Deux autres reproches se trouvent également détaillés : en corollaire de sa tendance à *réduire* le social à l'individuel, la méthode individualiste entendrait abusivement *déduire* ce social d'un individuel stérile sur ce plan — et d'autre part elle présupposerait un individu déjà « spécifié » bien qu'originellement conçu hors du social. S'agissant de la déduction, les individualistes méthodologiques commettraient l'erreur de croire pouvoir reconstruire les propriétés des tous sociaux seulement à partir de celles des individus posés comme premiers et qui le composent avec leurs interactions. Cette opération n'apporterait rien de nouveau à l'explication du social : le tout ne serait rien d'autre que ce que les parties ont produit par leurs « interactions locales ». Quant à la spécification originelle de l'individu supposé déjà pourvu de propriétés « sociales » avant d'en-

trer en interaction avec les autres, outre le grave inconvénient d'occulter le problème de l'origine de ces caractéristiques non naturelles, elle rendrait artificiellement possible la déductibilité des propriétés du tout.

Pourtant, loin de tirer prétexte de toutes ces déficiences alléguées pour répudier le paradigme individualiste en lui-même et prôner un quelconque retour au holisme, J.-P. Dupuy estime au contraire nécessaire de passer à un « individualisme méthodologique complexe », non réductionniste, dont il repère la préfiguration féconde dans la tradition de la « main invisible » et de l'Economie politique allant de Ferguson à Hayek. Au grand crédit de celui-ci est portée sa compréhension du fait que l'ordre social spontané ne provient pas des desseins mais des actions individuelles désordonnées et séparées qui entrent en synergie pour se coordonner automatiquement et générer quelque chose qui leur est irréductible.

Mais cette démarche « est tout sauf holiste : l'individu n'est pas subordonné à la totalité sociale, et le fait que celle-ci le dépasse et lui échappe, non seulement ne le prive pas de sa liberté, mais est une condition nécessaire de sa liberté. La liberté de l'individu est ici... ce que l'individu fait de ce que la société fait de lui. C'est grâce à ce que celle-ci lui donne qu'il peut se donner à lui-même des fins privées et les mener à bien. Nulle relation hiérarchique, donc, entre l'individu et la totalité sociale, mais plutôt une causalité circulaire, un schéma récursif de codéfinition mutuelle » (*Le sacrifice et l'envie*, p. 246).

Ainsi se définit l'individualisme méthodologique complexe : l'ordre social qui se nourrit de l'action des individus est cependant d'une part antérieur à leur volonté et leur conscience mais d'autre part leur devient extérieur une fois produit. Entre les individus et le tout social ordonné joue une relation circulaire permanente.

Dans cette version complexe, « le tout continue à

résulter de la composition des éléments, mais ceux-ci dépendent simultanément du tout. Il n'y a plus relation de déduction, mais de détermination circulaire. L'être formel auquel nous avons alors affaire est d'une autre nature et ses propriétés sont largement imprévisibles. De ce fait, la relation entre le phénomène à expliquer et le modèle explicatif n'est plus de simple réduction : le modèle est certes capable de reproduire le phénomène, mais ses possibilités virtuelles sont beaucoup plus riches et constituent un problème, et non une solution » (*Individu et justice sociale*, p. 81-82 et *Le sacrifice et l'envie*, p. 23).

Explications précisées comme suit dans l'*Introduction aux sciences sociales* : « 1) Ce sont les hommes qui font (ou plutôt : "agissent") leur société ; 2) La société les dépasse en ce qu'elle est (infiniment) plus complexe qu'eux. (Ces deux propositions) caractérisent une tradition philosophique qui, des "Lumières écossaises" à Hayek, considère le social comme un automate complexe, un "ordre spontané" qu'aucune volonté n'a voulu, qu'aucune conscience n'a conçu (...) L'autonomie de la société, pour cette tradition, cela signifie que la société n'obéit qu'à ses lois propres, étrangères aux efforts que les hommes déploient alors même que ce sont eux qui la produisent (...) On voit ici la possibilité de penser l'irréductibilité du social par rapport aux individus sans pour autant faire de celui-ci une substance ou un sujet » (p. 222).

Ce modèle d'interprétation de l'individualisme complexe intègre pleinement les principes épistémologiques de l'auto-organisation : de la codétermination mutuelle par boucle réursive du tout et des parties résultent des propriétés auto-organisatrices de la société — distante et autonome par rapport à des individus également autonomes. Le social se tient de lui-même hors de la prise des individus bien qu'il soit produit et « agi » par eux — sans qu'ils le veuillent ni le sachent : il s'autonomise ou mieux, s'« auto-extériorise ».

rise » vis-à-vis des actions individuelles dont il résulte en jouant la fonction d'un « point fixe endogène ». Ainsi peut être suggérée la thèse d'une « autotranscendance du social » qui satisfait à la fois aux principes de l'individualisme méthodologique amputé de ses perversions atomistiques/réductionnistes et à la logique de la complexité auto-organisationnelle.

Dans l'*Introduction aux sciences sociales*, J.-P. Dupuy indique que « cette idée d'une autotranscendance du social peut être résumée de la façon suivante. Elle tient dans la coexistence apparemment paradoxale des deux propositions suivantes : 1) Ce sont les individus qui font, ou plutôt "agissent", les phénomènes collectifs (individualisme) ; 2) Les phénomènes collectifs sont (infiniment) plus complexes que les individus qui les ont engendrés, ils n'obéissent qu'à leurs lois propres (auto-organisation). Tenir ensemble ces deux propositions permet de défendre la thèse de l'autonomie du social — l'autonomie de la société et l'autonomie d'une science de la société, c'est-à-dire sa non-réductibilité à la psychologie — tout en restant fidèle à la règle d'or de l'individualisme méthodologique : ne pas faire des êtres collectifs des substances ou des sujets » (p. 15).

Pour intellectuellement séduisante qu'elle soit, cette très sophistiquée complexification du paradigme individualiste n'est pas sans poser quelques problèmes. Le premier concerne le bien-fondé de la dénégation à l'individualisme non hayékien de toute pertinence épistémologique : comme on l'a vu, il n'est pas sûr que la modélisation réductive/déductive soit (à ce point) simplificatrice et ignore l'être déjà socialisé de l'individu. Le second porte sur l'autotranscendance d'un social dont on peut se demander quelle est la nature exacte dès lors qu'il ne consiste pas en un modèle, n'est pas d'ordre interne à l'individu (autotranscendental) et se situe à l'extérieur des consciences individuelles et des relations intersubjectives — tout en étant désubstantialisé ?

Chapitre IX

R. BOUDON : RATIONALITÉ DE L'ACTEUR ET EFFETS PERVERS

C'est à Raymond Boudon qu'est revenu le mérite d'avoir fait connaître mais aussi intellectuellement reconnaître l'individualisme méthodologique en France. Il a proposé une synthèse (d'inspiration weberienne avouée) de sa riche tradition en la resituant dans sa véritable perspective épistémologique — qui se veut définitivement distincte de l'atomisme et du psychologisme. Objet de toute son œuvre, la défense et l'illustration de la validité de la méthode individualiste présente toutefois certaines particularités par rapport au corps doctrinal des « pères fondateurs ». Elle intègre ainsi utilement plusieurs objections recevables et qui furent à l'origine de malentendus, à propos par exemple de la conception de la rationalité (ici élargie) et de la présocialisation de l'action individuelle (ici admise). R. Boudon propose d'autre part un éventail assez diversifié d'exemples de situations et de phénomènes sociaux précis interprétables, voire rendus exclusivement explicables par l'approche individualiste. Délaissant le sempiternel et trop convenu marché de ses prédécesseurs, il convoque ainsi la mobilité sociale et ses liens avec les stratégies de scolarisation, le développement historique de la division du travail, les rapports entre traditions et développement, l'évolution

de la stratégie des consommateurs, les « dérivations » idéologiques — sans oublier d'autres exemples, historiques, empruntés à Marx, Tocqueville, Parsons ou Sombart.

Enfin, et c'est ce qui justifie la localisation de ce chapitre en fin de « parcours », ses thèses apportent d'une certaine manière une réponse au double défi de la complexité : en complexifiant le champ de signification des concepts majeurs du paradigme individualiste (l'agrégation compositive des interactions), en ayant d'emblée privilégié le recours aux notions clés de l'épistémologie de la complexité (autonomie des individus, processus d'émergence), et davantage encore en élaborant la notion de production non intentionnelle et rétroagissante d'« effets pervers » pour rendre compte de la logique déroutante et complexe de certains aspects de la dynamique sociale.

I. — L'agrégation des actions individuelles rationnelles

La démarche de R. Boudon repose fort logiquement sur le socle de l'épistémologie critique visant à dissiper les illusions mystificatrices du holisme, dont les schèmes sont traqués sous toutes leurs formes rémanentes. Une partie de ces critiques concerne la représentation « totaliste » *a priori* des agrégats sociaux transmués en super-sujets individuels et les implications arbitrairement fonctionnalistes et déterministes qui en découlent. Dans ces postulats sont décelées des manifestations de « sociologisme » (l'hypersocialisation des individus) et d'« animisme ». L'autre partie met en cause cette tendance sociocentrique à dénier d'entrée de jeu un degré suffisant d'autonomie à l'être humain en conséquence privé de sa qualité d'acteur individuel et réduit à n'être qu'un agent passif, un simple support de structures sociales indépendantes qui le conditionnent et le manipulent.

Selon R. Boudon, le holisme met en place une « conception hypersocialisée de l'homme » dont la perversion vient de ce que « l'acteur social est souvent conçu comme une pâte molle sur laquelle viendraient s'inscrire les données de son environnement, lesquelles lui dicteraient ensuite son comportement dans telle ou telle situation » ou « comme une marionnette dont les ficelles seraient tirées par les structures » (*Sur l'individualisme*, p. 57 et 58).

Ces critiques se trouvent détaillées comme suit dans *Effets pervers et ordre social* (1977) : « Par paradigmes déterministes nous comprenons les paradigmes interprétant un comportement observé de la part d'un sujet social *exclusivement* à partir d'éléments antérieurs au comportement en question. Les paradigmes déterministes traitent en d'autres termes tous les actes comme des comportements : la finalité prêtée par le sujet à ses actions est considérée... comme secondaire et n'ayant aucune vertu explicative » (p. 235). Le lien entre ce sociologisme déterministe et le réalisme totalitaire (holisme) est ensuite précisé : « Il n'y a aucune raison d'éliminer de la sociologie le sujet agissant et de poser en hypothèse que tout choix a la réalité d'un choix forcé. L'existence de régularités sociales n'implique ni que les comportements individuels puissent être déduits de façon plus ou moins directe des structures sociales, ni qu'ils puissent être tenus pour le produit pur et simple de ces structures » (p. 241).

Le retour ou plutôt l'accès à la réalité et à la logique du social s'opèrent donc en ramenant les données macrosociologiques observables (régularités ou changements) à leurs composantes microsociologiques d'ordre individuel : les actions des êtres humains concrets, seuls porteurs d'états mentaux et d'autonomie permettant d'agir au sens pertinent du terme. Plus que les individus-acteurs eux-mêmes, les actions individuelles (toujours à situer dans un contexte d'interactions) constituent les véritables atomes logiques de l'analyse sociologique.

Par suite, les phénomènes sociaux sont à *interpréter* en tant qu'effets agrégés (ce qui va bien au-delà d'une simple juxtaposition) et émergents résultant d'un ensemble d'actions individuelles.

Mais cette exposition des principes individualistes prend toute sa portée sous l'éclairage plus fortement projeté sur ce que recouvrent précisément les notions cardinales d'action rationnelle et de compréhension. Poser l'individu en acteur revient d'abord à respecter en lui le sujet conscient et doué d'une raison capable de dépasser le simple dévidement de comportements programmés et de réponses automatiques à des causes situées hors de la conscience : il peut être l'auteur d'actions mettant intentionnellement en œuvre des moyens propres à lui permettre d'atteindre des fins faisant *sens* pour lui — quel que soit son système de références en termes de valeurs. Cette intentionnalité se traduit par l'élaboration de *stratégies* optimisatrices et adaptatives mises au service de préférences subjectives qui ne se réduisent pas à des buts utilitaires. De telles conduites ne peuvent se déployer sans que l'on n'accorde donc à l'acteur un minimum de rationalité, sur la signification de laquelle R. Boudon a multiplié les mises au point qui en ont élargi et quelque peu émondé le contenu classique. Les actions individuelles sont ainsi rendues compréhensibles rationnellement sans remonter à une causalité déterministe antérieure ou extérieure ni laisser indûment entendre que tout acteur se détermine en fonction d'une rationalité « académique » (critique, réfléchie, normative) ou utilitairement efficiente.

« Je prends — explique R. Boudon dans *L'idéologie* (1986) — la notion de rationalité en un sens large qui ne se réduit pas à l'acception étroite qu'on lui donne quelquefois. On relève dans les sciences sociales une première conception de la rationalité qu'on peut qualifier d'*utilitariste* (...) Cette forme de rationalité est, à l'évidence, d'une grande importance dans la vie sociale (...) Mais il est évident que cette conception est

beaucoup trop étroite pour prétendre à la généralité » ; par suite, « considérer l'acteur comme rationnel (et)... expliquer le comportement (les attitudes, les croyances, etc.) de l'acteur, c'est mettre en évidence les *bonnes raisons* qui l'ont poussé à adopter ce comportement (ces attitudes, ces croyances), tout en reconnaissant que ces raisons peuvent, selon les cas, être de type utilitaire ou téléologique, mais aussi bien appartenir à d'autres types » (p. 24 et 25).

Dans le chapitre dont il est l'auteur dans *Individu et justice sociale* (Le Seuil, 1988) et dont le titre est à lui seul tout un programme (« L'acteur social est-il si irrationnel (et si conformiste) qu'on le dit ? »), R. Boudon précise que le modèle rationnel de l'*homo sociologicus* qu'il défend « part du principe fondamental que, pour expliquer le comportement, les attitudes ou les croyances de l'acteur social, il faut tenter de démontrer que celui-ci a, étant donné son passé, ses ressources et son environnement, de *bonnes raisons* d'adopter tel comportement, telle attitude ou telle croyance » (p. 219).

Si cette intentionnalité rationnelle de l'action individuelle amène nécessairement à « concevoir les acteurs sociaux comme autonomes » par rapport aux supposés effets déterministes des structures sociales et leur ouvre en conséquence une gamme de choix possibles et relativement non prévisibles, il ne s'en suit pas pour autant que cette autonomie de l'« atome » logique soit de nature « atomistique » et qu'elle se déploie dans un vide institutionnel ou soit soustraite aux influences de l'environnement. Le sujet de l'action individuelle est toujours en même temps un acteur social, inséré dans un contexte culturel et collectif dont il a naturellement intériorisé certaines normes et dont surtout les structures se présentent à lui sous formes de *contraintes* limitant sa marge de jeu et s'imposant comme un cadre avec lequel il doit compter. Mais cette situation concrète ne le transforme pas en produit ou

en jouet de ces structures ; tenir compte des contraintes extérieures ne saurait se confondre avec le fait — cher au holisme déterministe — d'être intérieurement et quasi-totalement conditionné par elles : partiellement déterminée par son encastrement macrosocial et les variables macrosociologiques qui le définissent, cette situation est un élément d'information indispensable à intégrer pour rendre compte du comportement de l'acteur qui n'est certainement pas doté d'un libre arbitre absolu.

Toujours dans l'*Idéologie*, R. Boudon indique donc que dans l'individualisme méthodologique bien compris, les « comportements individuels ne sont évidemment pas le fait d'individus désincarnés, de calculateurs abstraits, mais, au contraire, d'individus *situés* socialement, autrement dit d'individus appartenant notamment à une famille, mais aussi à d'autres groupes sociaux, et disposant de ressources non seulement économiques, mais culturelles. De plus, ces individus sont confrontés non à des choix abstraits, mais à des choix dont les termes sont au contraire fixés par des institutions concrètes... » (p. 16). Mais si donc l'acteur social a nécessairement « une position sociale et des dispositions sur le fond desquelles il développe des conduites comportant... une dimension rationnelle », celles-ci « doivent être conçues soit comme des données dont l'acteur doit tenir compte lorsqu'il se détermine, soit comme des guides de l'action (...) toujours plus ou moins flous et en tous cas placés sous le contrôle de la conscience » (*ibid.*, p. 289).

II. — Méthode compositive et émergence d'effets pervers

Restent à effectuer les opérations fondamentales de la méthode individualiste d'interprétation des phénomènes macrosociologiques : et d'abord à partir de la compréhension (par reconstruction mentale ration-

nelle de la part du sociologue, et sans que cela n'implique le moindre psychologisme) de la logique des actions individuelles élémentaires, entreprendre une démarche *compositive* consistant à recomposer l'autre logique, celle du mode d'agrégation de ces actions en tenant compte du système de contraintes et d'interdépendances dans lequel elles s'insèrent. A ce niveau, R. Boudon reprend tout à fait à son compte le théorème individualiste par excellence de la non-intentionnalité des effets macrosociaux produits : les actions individuelles *agrégées* (pas simplement accumulées par sommation, mais combinées et s'influençant mutuellement) entraînent des conséquences ni prévisibles ni déductibles à partir de chacune d'elles considérée isolément. L'ensemble des actions individuelles en interaction génère des effets *émergents* globaux, que ce soit sous forme de régularités institutionnelles ou d'une dynamique de changement social. Une société peut alors être comprise comme « un enchevêtrement complexe de systèmes d'interactions ». Un premier niveau de complexité de la logique du social est atteint dans la mesure où d'une manière inattendue, les processus agrégatifs/compositifs font que les actions intentionnelles, rationnelles et compréhensibles à l'échelle microsociologique produisent des effets non voulus et non recherchés, non intentionnels donc, à l'échelle macrosociologique. Pour rendre compte de la possibilité de ces effets de composition fort complexes, le sociologue n'a d'autre choix que de construire des *modèles* qui intègrent les processus en cause dans un certain nombre de types idéaux simplifiant l'extrême diversité des situations concrètes : les objets « macro » des sciences sociales sont nécessairement construits.

Dans *La logique du social* (1979), l'ensemble de cet aspect de la procédure méthodologique est ainsi synthétiquement rapportée : « Que le sociologue étudie des faits singuliers, des régularités statistiques ou qu'il cherche à mettre en évidence des relations générales,

son analyse tend très généralement à mettre en évidence les propriétés du système d'interactions responsable des faits singuliers, régularités ou relations observées. En d'autres termes, les phénomènes auxquels le sociologue s'intéresse sont conçus comme explicables par la structure du système d'interaction à l'intérieur duquel les phénomènes émergent » (p. 51 et 52).

On peut parvenir éventuellement à un second niveau de complexité lorsque « l'agrégation de comportements rationnels (provoque) des effets non recherchés et parfois indésirables ». Dans le cas de ces derniers, on a alors affaire à des *effets pervers* — des effets devenant eux-mêmes des causes dont les conséquences globales rétroagissent négativement sur les auteurs involontaires au regard de leurs intentions initiales. De nature paradoxale, ces processus porteurs de contradictions internes obéissent bien à une logique rendue intelligible dès lors qu'on prend en compte l'accumulation (au-delà d'un certain seuil) de stratégies individuelles dépourvues d'information suffisante et qui entraînent des réactions en chaîne et des externalités qui se retournent contre les acteurs (ou une partie d'entre eux) subjectivement considérés du point de vue de leurs préférences. D'apparence irrationnelle, les « effets pervers » peuvent donc être logiquement expliqués par la méthode compréhensive/compositive de l'individualisme sans qu'il soit besoin de faire appel à quelque conspiration occulte.

Dans *Effets pervers et ordre social*, R. Boudon définit cette notion d'effet pervers en se référant à l'analyse qu'il avait proposée des contradictions observées en sociologie de l'éducation : « J'ai tenté de démontrer, dans *L'inégalité des chances*, que depuis la seconde guerre mondiale la logique de la demande individuelle d'éducation a engendré dans les sociétés industrielles une multitude d'effets collectifs et individuels pervers. Je veux dire que la simple juxtaposition d'actions individuelles a entraîné des effets collectifs et individuels

non nécessairement indésirables mais en tous cas non inclus dans les objectifs explicites des acteurs (...) Malheureusement, le même phénomène a aussi entraîné des effets individuellement et sans doute collectivement négatifs. L'investissement scolaire nécessaire pour atteindre un niveau quelconque dans l'échelle des statuts socioprofessionnels est plus élevé pour tous aujourd'hui qu'hier (...) (Cette augmentation du coût individuel du statut social) est la manifestation d'un effet pervers évidemment indésirable individuellement, mais aussi collectivement, puisqu'il contribue à une augmentation sans contrepartie du coût du système d'éducation pour la collectivité. La même augmentation de la demande individuelle d'éducation a peut-être provoqué un autre effet pervers en contribuant à l'augmentation de l'inégalité des revenus. Enfin elle a sans doute neutralisé les effets positifs sur la mobilité sociale qu'on pouvait raisonnablement attendre de la démocratisation scolaire. Le caractère fascinant de ce cas réside non seulement dans la multiplicité mais dans la multidirectionnalité des effets engendrés » (p. 8 et 9).

Tout en précisant que la notion même d'effets pervers n'a de sens que rapportée à celle d'action intentionnelle (on pourrait ajouter qu'en tenant compte aussi des relations complexes d'imitation et de concurrence entre groupes sociaux et individus), R. Boudon relève un effet positif des effets pervers : « Créant des déséquilibres sociaux non désirés et souvent non prévus, (ces mécanismes pervers) jouent un rôle essentiel dans le changement social » (p. 10).

En établissant que dans certaines conditions, les actions individuelles agrégées peuvent ne pas aboutir au résultat escompté par leurs auteurs qui voient au contraire s'y substituer des effets non désirés et indésirables, R. Boudon montre que la métaphorique « main invisible » des traditions écossaise et autrichienne peut jouer aussi des mauvais tours imprévus et

imprévisibles. Alors que d'Adam Smith à Hayek le « credo » individualiste tenait qu'en échappant aux intentions de ses producteurs involontaires, l'ordre spontané non intentionnellement issu de leurs (inter)actions présentait des effets macroscopiques favorables (marché, division du travail, droit coutumier...), la référence au paradigme des effets émergents de type « pervers » complexifie encore davantage et enrichit donc la méthodologie individualiste en la pourvoyant d'une variante à la fois plus réaliste et plus énigmatique : des ordres spontanés (il est vrai plus partiels et plus situés à un niveau intermédiaire d'organisation que ceux dont parle Hayek) peuvent se manifester de manière contre-productive sans que rien d'artificiellement délibéré n'ait perturbé les processus de composition — tandis que (degré suprême de la complexité...) le désordre ainsi engendré peut finalement se révéler involontairement et objectivement créateur d'un nouvel ordre social encore plus richement organisé. Retour à Mandeville dont le schéma matriciel serait en quelque sorte inversé : des intentions individuelles moralement et socialement connotées « vertueuses » peuvent, en s'agrégeant, provoquer des effets collectivement « vicieux »...

Parmi les exemples appropriés à l'illustration de ce genre d'enchaînements, on pourrait citer la « mécanique » par laquelle à force de rechercher par l'automatisation des tâches une réduction des coûts servant à la fois les intérêts des consommateurs (soucieux de leur pouvoir d'achat) et des entreprises (soucieuses d'échapper aux charges sociales prohibitives mais imposées par l'Etat au nom de « bonnes intentions » sociales), on peut favoriser le développement imprévu et non désirable du taux de chômage et de situations d'exclusions — d'autre part accrues par la « course au diplôme » et l'augmentation du niveau de qualification exigé et souhaité par un grand nombre d'acteurs (familles, dirigeants d'entreprises, enseignants, syndi-

calistes, responsables politiques). Mais rien n'empêche d'imaginer que cet effet pervers ne suscite à son tour des prises de conscience relatives à des besoins potentiels et diffus non satisfaits dans la société, et qui pourraient s'avérer vertueusement créateurs de nouveaux types d'emplois.

Bien que n'ayant pas eu le privilège de figurer au nombre des notions retenues et analysées dans le *Dictionnaire critique de la sociologie* que R. Boudon a signé en compagnie de F. Bourricaud (et dont l'inspiration est résolument individualiste), l'idée d'effet pervers a l'immense intérêt de montrer à quel point la méthode individualiste peut rendre compte de phénomènes sociaux d'une très haute complexité (ils en viennent à prendre un aspect inintelligible et déconcertant) en s'en tenant d'une part à un effort de compréhension des stratégies individuelles sous-jacentes aux interactions et à la logique de connexions en spirales accélérantes — mais en sachant de l'autre ne certainement pas demeurer prisonnière d'une conception naïvement volontariste de l'action humaine : jusqu'à souligner combien les individus sont toujours exposés à être dépassés par des processus qu'ils ont amorcés sans le savoir et qu'ils ne peuvent ni expliquer, ni contrôler.

Conclusion

LES RÉINVENTIONS DU SOCIAL

A l'issue de ce survol du terrain épistémologique recouvert par l'individualisme méthodologique, nous savons d'abord que, contrairement à ce qui en a trop souvent été dit par méconnaissance ou médisance, celui-ci ne se réduit pas à une démarche simplistement réductionniste et mécaniquement simplificatrice, inéluctablement atomistique, figée et monolithique, entachée de rationalisme et de psychologisme sommaires, aux explications viciées par un économisme hypertrophié et exclusivement centrées sur la sommation d'individus autosuffisants. Mais surtout, nous discernons mieux en quoi consiste pour l'essentiel le paradigme d'où se déploient les multiples interprétations de la méthodologie individualiste : une réinvention du social déréifié et posé comme macro-agrégation des externalités émergeant non intentionnellement des micro-processus d'interactions individuelles, dont la synergie complexe est reconstruite et modélisée à partir de la compréhension des intentions et anticipations subjectives d'acteurs interdépendants. Cette recomposition se nourrit de la riche tradition intellectuelle de la « main invisible » mais aussi de la dialectique des apports contrastés des interprétations qui, sur ses franges, privilégient tantôt la socialité prégnante qui enrobe la genèse des actions individuelles puis caractérise les régularités qui en résultent (Simmel, Elias...), tantôt la rationalité des stratégies plus closes de confrontation

ou de coopération interindividuelles qui alimentent de manière aléatoire la logique et la dynamique de l'action collective (Théorie des jeux...).

La pertinence et la fécondité de cette approche individualiste sont attestées non seulement par la réactivation et la réorientation du débat épistémologique auquel elle a toujours donné lieu et qui redevient l'un de ceux qui dominent la problématique des sciences sociales — mais aussi par l'extension du champ des phénomènes sociaux dont elle renouvelle profondément l'interprétation. Pour s'en tenir à l'exemple américain il est vrai le plus riche et significatif en la matière, on peut ainsi noter l'audience croissante rencontrée par la démarche méthodologiquement individualiste d'une série d'auteurs se réclamant de l'héritage « autrichien » ou de l'école du « Public choice » : James Buchanan (la théorie contractualiste de l'Etat et le marché politique), Gary Becker (la généralisation de l'analyse économique à la compréhension des comportements sociaux), George Stigler (la recherche aléatoire de l'information par les acteurs), Ronald Coase (les coûts de transaction), Milton Friedman (la dynamique du libre marché), Murray Rothbard et Israël Kirzner (l'analyse des droits de propriété) ou Charles Murray (les effets pervers de l'aide sociale). Sans doute s'agit-il essentiellement d'économistes de sensibilité libérale, mais l'autorité intellectuelle conférée par l'attribution du Prix Nobel à pas moins de quatre d'entre eux entre 1982 et 1992 en raison même des travaux précités et l'extension de ceux-ci au domaine politologique et sociologique conduisent à relativiser cette restriction — de même que la nécessaire adjonction à cette liste des noms des philosophes Robert Nozick (anarchie et fondements de l'Etat minimum) et John Rawls, peu suspect de sympathies néo-libérales (théorie contractualiste de la justice sociale).

La perplexité éventuellement suscitée par cette légitimation croissante de l'approche individualiste pourrait

cependant provenir non pas d'une quelconque connexion en soi avec le libre jeu du marché ou d'une prétendue tendance à réduire le social à l'interindividuel, mais bien plutôt et paradoxalement du caractère parfois réducteur de la conception de l'individu que semblent impliquer les développements actuels de l'individualisme méthodologique : ce dernier ne serait-il pas en fait beaucoup moins « individualiste » qu'on le croit, car insuffisamment soucieux de tenir compte de la singularité existentielle complexe de l'individualité et de la pluralité différenciée des rapports individuels à l'autonomie ?

D'un côté, l'interprétation « post-néo-classique » persiste à mettre trop volontiers en scène un individu dont le format standardisé et les comportements quelquefois dignes d'une machine à calculer demeurent commandés par une rationalité utilitariste rémanente aussi unidimensionnelle qu'arbitrairement généralisée. Cette propension à minorer l'influence avérée de l'irrationalité des affects mais aussi de la diversité des choix éthiques volontaires ne revient-elle pas à exclure du champ de l'action individuelle les conduites plus ou moins inconsciemment (auto)destructrices ou authentiquement altruistes dans lesquelles la maximisation de l'utilité personnelle systématique est rien moins qu'évidente — sauf à lui donner un sens freudien qu'il conviendrait alors clairement d'explicitier et légitimer ? Ne tend-elle pas à mettre sur le même plan les conduites individuelles avant tout régies par la reproduction mimétique des modèles dominants et celles où le non-conformisme, l'usage critique et normatif de la raison ainsi que la capacité d'initiative et d'innovation créatrice jouent davantage et peuvent avoir plus d'impact sur la dynamique sociale (ce que Tarde, Bergson ou d'une certaine façon Weber avaient judicieusement souligné) ? Ces interrogations conduisent à mettre en cause l'impasse théorique faite sur ce qui se passe en amont des choix stratégiques individuels, au niveau de

la formation des préférences subjectives ou de l'adoption de schèmes d'action dont on peut difficilement contester qu'elles soient originellement influencées par l'environnement social. Là encore, il n'est pas sûr que soit suffisamment prise en considération la diversité des réactions individuelles ultérieures à cette pesanteur interne des « habitus » (au sens d'Elias sinon de Bourdieu) faisant qu'au sortir de l'alchimie des « boîtes noires » subjectives, une partie des acteurs humains accède à une relative capacité d'autodétermination leur permettant pour une part de faire ce qu'ils veulent de ce que le conditionnement social a d'abord fait d'eux — mais une autre peut-être un peu moins, ce qui l'empêcherait de prendre aussi activement part que la première à la production (même non intentionnelle) de l'ordre social, surtout si jouent de plus des rapports de domination.

Dans le même ordre d'idées mais pour des raisons différentes, l'orientation prise par la complexification épistémologique de l'individualisme méthodologique en termes d'autotranscendance réursive du social fait également problème. Alors que semblait définitivement acquise la liquidation des illusions « réalistes » du holisme (au point de rendre sa traditionnelle opposition à la méthode individualiste purement académique et obsolète), on peut se demander si la vive préoccupation de l'individualisme méthodologique « complexe » d'évacuer toute trace supposée d'atomisme réducteur ne revient pas, par le biais de la thèse de l'« extériorisation » du social hors des consciences individuelles, à redonner à ce dernier une consistance spécifique extra-individuelle. Et à réinventer par voie de conséquence un social supra-individuel flou désindividualisant d'autant et subtilement un individualisme méthodologique... réduit à mettre en jeu des acteurs limités au rôle d'automates générateurs d'un tout de troisième type.

Tant et si bien qu'il serait souhaitable de voir le

débat épistémologique de fond ainsi opportunément engagé par « en haut » s'ouvrir aussi aux exigences complémentaires d'une complexification par « en bas », au niveau des subjectivités individuelles et des relations intersubjectives. Cette fois-ci réinventé dans la perspective d'une ontologie néo-nominaliste (dont Popper parlait déjà), le social s'identifierait à ce qui se passe entre mais aussi dans les individualités interdépendantes : aux effets des relations interindividuelles et des influences mutuelles « internalisés » dans les représentations mentales agissantes des sujets singuliers — seules réalités humaines existantes. Caractérisés par la diversité de leurs capacités d'autodétermination créatrice/critique, ceux-ci n'en seraient pas moins tous également et initialement posés comme conditionnés par l'action infiniment diffuse de leurs semblables — tandis que la société ne se rapporterait plus qu'au réseau « horizontal » d'interrelations s'auto-organisant à partir de la synergie de leurs actions réciproques (il n'y a que société d'individus coexistants ou qu'individus *en* société).

Alors que dans son *Histoire de l'analyse économique* (1954), Schumpeter avait dissocié l'individualisme méthodologique (admis lorsque « pour les fins particulières d'un ensemble déterminé de recherches », il est opportun de « partir du comportement donné d'individus sans examiner les facteurs qui ont formé ce comportement » et sans que cela implique nécessairement « une théorie quelconque sur le thème de la Société et de l'Individu ») de l'individualisme sociologique (selon lequel « l'individu autonome constitue l'unité ultime des sciences sociales et tous les phénomènes sociaux se résolvent en décisions et actions d'individus qu'il est inutile ou impossible d'analyser en termes de facteurs supra-individuels » — position « insoutenable dans la mesure où elle implique une théorie du processus social »...), on peut juger au contraire souhaitable un effort de réarticulation épistémologique de la métho-

dologie individualiste précisément sur une théorie du processus social et du binôme individu/société. Déjà fructueusement entrepris à un bout par la réflexion sur l'autotranscendance réursive du social, il lui faudrait parallèlement être complété et concurrencé à l'autre par une réinterprétation subjectiviste radicale intégrant la socialité. De sorte que cette stimulante tension « dialogique » conduise l'individualisme méthodologique à ne pas se diluer en un vague procédé d'analyse passe-partout mais à continuer à se développer de manière intellectuellement vivante, attentive aux multiples dimensions de l'existence humaine concrète — et dans une reproblématisation permanente le prévenant de se stériliser dans les impasses du paraholisme et de l'atomisme.

BIBLIOGRAPHIE

- Kenneth Arrow, *Social knowledge and methodological individualism*, Assa meeting, 1994.
- Pierre Birnbaum et Jean Leca, *Sur l'individualisme*, Fondation nationale des sciences politiques, 1986.
- Raymond Boudon, *L'inégalité des chances*, A. Colin, 1973.
- *Effets pervers et ordre social*, PUF, 1977.
 - *La logique du social*, Hachette, 1979.
 - *Dictionnaire critique de la sociologie* (avec François Bourricaud), PUF, 1982.
 - *La place du désordre*, PUF, 1984.
 - L'individualisme et la méthode en sociologie, *Commentaire*, n° 26, été 1984.
 - L'individualisme et le holisme dans les sciences sociales, in P. Birnbaum (1986).
 - *L'idéologie*, Fayard, 1986.
 - L'acteur social est-il si irrationnel qu'on le dit ?, in *Individu et justice sociale*, Le Seuil, 1988.
- Pierre Bourdieu, *Réponses*, Le Seuil, 1992.
- François Bourricaud, *L'individualisme institutionnel*, PUF, 1977.
- Jean-Pierre Dupuy, L'individu libéral, cet inconnu, in *Individu et justice sociale*, op. cit.
- *Le sacrifice et l'envie*, Calmann-Lévy, 1992.
 - *Introduction aux sciences sociales*, Editions Marketting, 1992.
- Emile Durkheim, *De la division du travail social*, 1873.
- *Les règles de la méthode sociologique*, 1985.
 - *Le suicide*, 1897.
 - *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, 1912.
- Norbert Elias, *La société des individus*, 1939 ; Fayard, 1991.
- Jon Elster, *Karl Marx : une interprétation analytique*, 1985 ; PUF, 1989.
- Marxisme et individualisme méthodologique, in P. Birnbaum, 1986.
- Elie Halévy, *La formation du radicalisme philosophique*, 1904.
- Friedrich Hayek, *Scientisme et sciences sociales*, *Economica*, 1941-1944 ; Plon, 1953 ; Press-Pocket, 1986.
- *Individualism and economic order*, 1948.
 - *Droit, législation et liberté*, 1973-1979 ; PUF, 1980-1983.
- Steven Lukes, *Individualism*, Basil Blackwell, 1973.
- G. B. Madison, How individualistic is methodological individualism ?, *Critical Review*, IV, 1-2, 1990.
- Carl Menger, *Untersuchungen über die Methode der Socialwissenschaften und der politischen Ökonomie insbesondere*, 1883.
- John Stuart Mill, *Système de logique*, 1843.

- Ludwig von Mises, *L'action humaine*, 1949 ; PUF, 1985.
- Edgar Morin, *La nature de la nature*, Le Seuil, 1977.
- *La vie de la vie*, Le Seuil, 1980.
- *Sociologie*, Fayard, 1984.
- *Introduction à la pensée complexe*, ESF, 1990.
- *Les idées*, Le Seuil, 1991.
- John O'Neill, *Modes of individualism and collectivism*, Heineman, 1973.
- Vilfredo Pareto, *Traité de sociologie générale*, 1916.
- Talcott Parsons, *Eléments pour une sociologie de l'action*, 1949 ; Plon, 1955.
- *The Social system*, 1951.
- Angelo Petroni, L'individualisme méthodologique, in *Journal des économistes et des études humaines*, mars 1991.
- Jean Piaget, *Etudes sociologiques*, Droz, 1955.
- Michel Polyani, *La logique de la liberté*, 1951 ; PUF, 1989.
- Karl Popper, *Misère de l'historicisme*, Economica, 1944-1945 ; Plon, 1956 ; Press-Pocket, 1988.
- *The Open society and its enemies*, 1945.
- Murray Rothbard, *Individualism and the philosophy of social sciences*, Cato Institute, 1979.
- Georg Simmel, Questions fondamentales de la sociologie, 1918, in *Sociologie et épistémologie*, PUF, 1981.
- Adam Smith, *La richesse des nations*, 1776.
- Herbert Spencer, *Principes de sociologie*, 1874-1875.
- Gabriel de Tarde, *Les lois de l'imitation*, 1890.
- *La logique sociale*, 1895.
- J. W. N. Watkins, Methodological individualism : a reply, in J. O'Neill (1973).
- Max Weber, *Essais sur la théorie de science*, 1913 ; Plon, 1965 ; Press-Pocket, 1992.
- *Economie et société*, 1922 ; Plon, 1971.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction — L'épistémologie des sciences sociales : l'autre paradigme	3
---	---

PREMIÈRE PARTIE

SENS ET PERTINENCE D'UNE ALTERNATIVE MÉTHODOLOGIQUE

Chapitre I — Le holisme méthodologique	11
--	----

- I. Du tout supra-individuel à l'organicisme social, 12 —
- II. Holisme, sociologisme et déterminisme social, 17.

Chapitre II — Le paradigme individualiste	23
---	----

- I. La « préhistoire » de l'individualisme méthodologique, 25 — II. La critique explicite du holisme, 33 —
- III. La primauté de l'action individuelle, 36.

DEUXIÈME PARTIE

LES INDIVIDUALISMES MÉTHODOLOGIQUES « CLASSIQUES »

Chapitre III — La tradition « subjectiviste » autrichienne	43
--	----

- I. Menger et le subjectivisme des processus non intentionnels, 44 — II. Mises et la subjectivité logique de l'action, 48.

Chapitre IV — Hayek et l'ordre social spontané	53
--	----

- I. Du subjectivisme à l'intersubjectivité, 54 — II. La modélisation « compositive » des effets non intentionnels, 56 — III. Ordre spontané et autonomie du macro-social, 59.

Chapitre V — Max Weber et la compréhension de l'acteur	63
I. La réduction à l'action rationnelle individuelle, 64 —	
II. L'interprétation par compréhension de l'intentionnalité significative, 67.	
Chapitre VI — Karl Popper et la réduction analytique à l'individuel	72
I. La réduction analytique du collectif, 73 — II. La construction de modèles interactifs, 77.	
 TROISIÈME PARTIE	
<i>LA MÉTHODE INDIVIDUALISTE AU DÉFI DE LA COMPLEXITÉ</i>	
Chapitre VII — Résistances et objections à l'individualisme méthodologique	83
I. La stratégie de disqualification, 84 — II. La voie moyenne, 89.	
Chapitre VIII — Complexification de l'individualisme et auto-organisation	97
I. E. Morin : La boucle individu ↔ société, 99 — II. J.-P. Dupuy et l'« autotranscendance du social », 104.	
Chapitre IX — R. Boudon : rationalité de l'acteur et effets pervers	108
I. L'agrégation des actions individuelles rationnelles, 109 — II. Méthode compositive et émergence d'effets pervers, 113.	
Conclusion — Les réinventions du social	119
Bibliographie	125

DU MÊME AUTEUR

Libérer les vacances ?, Ed. du Seuil, 1973.

Féminin-Masculin, Ed. du Seuil, 1975.

De l'individualisme, PUF, 1985.

L'Individu et ses ennemis, Hachette, coll. « Pluriel », 1987.

Solidaire, si je le veux, Les Belles Lettres, 1991.

Histoire de l'individualisme, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1993.

De l'Eglise en général et du pape en particulier, Belfond, 1994.

ISBN 2 13 046626 5

Dépôt légal — 1^{re} édition : 1994, novembre

© Presses Universitaires de France, 1994

108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris